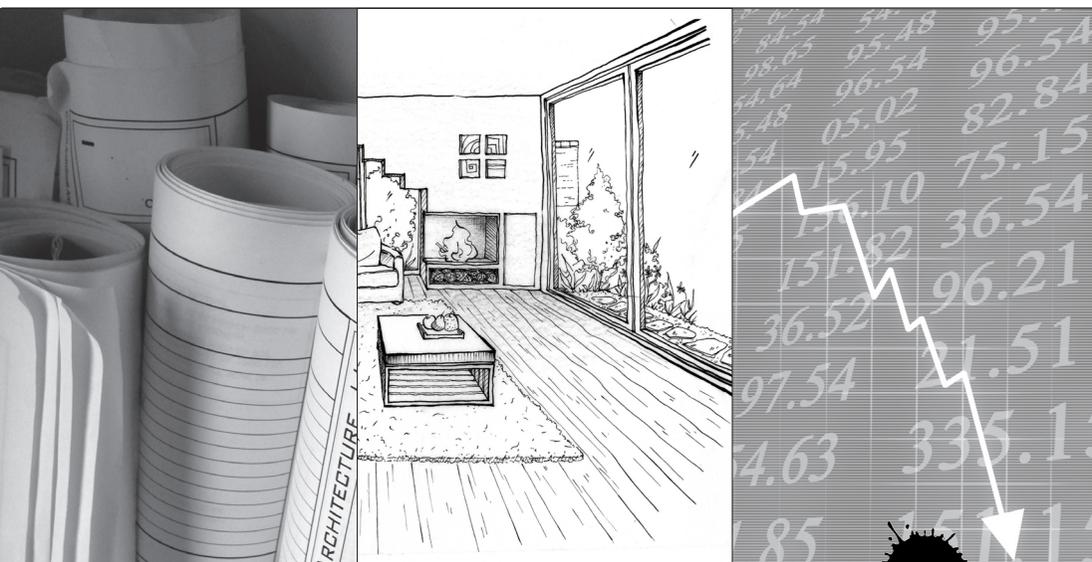


Pierre Laurendeau

# L'Architecte



Sous la Cape

***Dans la même collection***

HURL BARBE, ***Pompe le Mousse***

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE, ***Les Celtes mercenaires***

Western bre-ton et post-atomique.

PATRICK BOMAN, ***Des nouilles dans le cosmos***

Pas facile de faire des nouilles de qualité dans l'espace.

PATRICK BOMAN, ***Les Canines dans le pâté***

Une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,

***Les Innommables et autres histoires de Canines***

PATRICK BOMAN, ***Amours, Délices et Morgue***

Suite des aventures des vampirologues de La Nouvelle-Babylone.

PATRICK BOMAN, ***Peabody se rince l'œil***

Opus six des célèbres aventures de l'Inspector Sahib.

PIERRE CHARMOZ,

***Première ascension népalaise de la tour Eiffel  
et autres cimes improbables.***

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,

***Le Vampire de Wall Street.***

STUDIO LOU PETITOU ET PIERRE CHARMOZ,

***La Canine impériale.***

GASPARD DE LA NOCHE,

***Luna di Miele et autres histoires de montagne.***

GILLES DERAIS, ***Trilogie Lange***

Fessées et fusées (trois livres en un).

PIERRE LAURENDEAU, ***Signé Fornax.***

YAK RIVAIS, ***Francoquin***

Un monument du xx<sup>e</sup> siècle enfin réédité.

YAK RIVAIS, ***Spymaster vs Blackspider.***

RENÉ TROIN, ***Chantier Schéhérazade.***

JULES VEINE, ***Le Voyage dans les spasmes***

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

JULES VEINE, ***L'Atour infernal.***

NOIRCEUIL / LIA, ***Trilogie lia.***

# L'ARCHITECTE





Pierre Laurendeau

 'Architecte

Sous la Cape



## 1. Le Projet

Deux événements, heureux en apparence, venaient de bouleverser la vie plutôt tranquille de Chloé et de Pierre: Chloé avait fait un héritage inattendu et Pierre avait vendu, dans de très bonnes conditions, la start-up informatique qu'il avait créée trois ans auparavant. Ils se retrouvaient donc, lui à 36 ans elle à 32, libres de leur temps – au moins pour quelques années. Ils commencèrent par voyager, en Europe, en Amérique. Adeptes de la randonnée, ils s'offrirent de jolis treks dans les îles Lofoten et les Rocheuses canadiennes. Ils firent des rencontres agréables, des amitiés se nouèrent. Ils organisèrent des dîners, des soirées photos. Le temps passa vite.

Un matin, Pierre – qui préparait ordinairement le petit déjeuner – resta au lit. Chloé s'inquiéta:

- Tu n'es pas malade?
- Non, je viens d'avoir une idée! s'exclama-t-il.

Il se leva d'un bond, faisant couiner le matelas à eau, et embrassa fougueusement Chloé.

- Sommes-nous heureux?

Chloé fit semblant de réfléchir.

– Eh bien, si j'en crois un récent sondage, il semble que nous fassions partie des 5 % de la population française qui s'estime heureuse sans restriction.

- Sans restriction? En es-tu sûre?

– Là, tu m'inquiètes! fit Chloé, faussement alarmée.

– D'après les mêmes statistiques, 57 % des Français sont propriétaires de leur résidence principale, et cela contribue à une part importante de leur bonheur.

Chloé le regarda, surprise :

– Mais, tu as toujours dit que le statut de locataire était le meilleur que l'on puisse rêver! Selon toi, il s'agit d'une rétribution pour un service qui te libère des contraintes de la propriété foncière: taxes, entretien, variation de la cote immobilière. Tu répètes à longueur de journée que tu ne veux pas te mettre une coquille sur le dos, être libre de quitter cet appartement – où nous vivons depuis huit ans d'ailleurs! –, cette ville, que tu adores...

Chloé et Pierre habitaient à Paris un bel appartement sur le faubourg Saint-Antoine, que leur louait un architecte qui avait su tirer parti de deux studios dont il avait enlevé la cloison séparatrice.

Pierre la coupa :

– Je sais, je sais tout cela. Mais c'était *avant*...

– Avant quoi? demanda malicieusement Chloé qui, elle, se voyait très bien en propriétaire de pierres et de Pierre.

– Eh bien, avant notre changement de statut financier. Nous avons désormais un patrimoine important et il est conseillé de diversifier ses avoirs. Pour l'instant, c'est la charmante Madame Dumont, notre banquière, qui s'occupe de tout cela et la diversification dans la pierre ne fait pas partie de ses priorités.

– Tu penses donc qu'il serait temps...

– ... de devenir propriétaires, oui!

Chloé sauta au cou de son mari. Elle-même avait beaucoup réfléchi à la question. Et, connaissant les positions de principe de Pierre, n'avait pas osé aborder le sujet.

Après un petit déjeuner hâtif, ils se précipitèrent vers les vitrines des agences immobilières. C'était le printemps, Paris semblait une ville neuve. Quand ils levaient la tête, les immeubles haussmanniens et les anciens ateliers du faubourg prenaient des airs de décor pour film sentimental.

«Appartement idéal pour jeune ménage. 44 m<sup>2</sup>. Trois pièces. À rafraîchir. 400 k€.»

Ils se familiarisèrent avec la syntaxe et le vocabulaire si poétiques des agents immobiliers. «Idéal pour jeunes» signifiait : bas dans la gamme, mais haut dans les étages – sans ascenseur ; 44 m<sup>2</sup> comprenaient les toilettes et le débarras infâme sur le palier. «À rafraîchir» : tout à refaire.

Ils s'effarèrent des prix. Du moins Pierre, qui n'avait jamais envisagé de «diversification» de ses avoirs jusqu'à ce matin-là. Chloé, mieux au fait de la spéculation immobilière, poussait de petits soupirs d'exaspération à chaque visite, autant pour la mufferie des bonimenteurs immobiliers que de la candeur un peu trop naïve de Pierre, qui s'étonnait.

– Enfin, c'est insensé ! Nous louons 1 500 euros (ce n'est pas donné, je te l'accorde) un appartement de 62 m<sup>2</sup>, que nous trouvons idéal. Nous n'allons pas déménager dans un taudis, sous prétexte qu'il sera à nous.

Après cette première journée au front, le couple se replia sur ses bases. On y fit des calculs d'artillerie, des plans de bataille et on chiffrà le potentiel d'investissement. Il apparut vite qu'à moins de s'expatrier dans une banlieue indéterminée, ils ne pourraient devenir propriétaires d'un appartement sensiblement identique au leur, sauf à y consacrer une part si importante de leur récent patrimoine qu'ils devraient reprendre l'un et l'autre une activité laborieuse – ce qui n'était pas encore au programme. Pierre souhaitait en effet prolonger la pause bienvenue (après neuf ans de création de sociétés dont seule

la dernière avait été profitable) par une période de réflexion sur une autre diversification patrimoniale : la création d'une nouvelle entreprise ; quant à Chloé, qui avait exercé pendant dix ans la comptabilité dans une société d'import-export, elle se voyait bien en associée-gérante de la future start-up de son inventif mari.

L'un et l'autre ne voulaient donc pas reprendre le collier immédiatement. Ils avaient pris goût aux voyages, la nature les attirait – la montagne surtout, où ils séjournaient volontiers été comme hiver.

– Si on en parlait à Jean-Serge ?

Jean-Serge était l'architecte qui leur louait l'appartement. Ce joyeux célibataire était devenu, au fil des années, un ami sincère de ses deux locataires, irréprochables à tous égards. Un dîner fut organisé, auxquels furent conviés également Anne-Laure et Gabriel, rencontrés au Cap-Vert lors d'un trek Atalante, qui avaient déjà vendu et acheté plusieurs appartements, toujours au meilleur moment et au meilleur endroit.

Le dîner fut très amical. Anne-Laure et Gabriel, que l'on pourrait qualifier de pros de l'investissement immobilier, s'apprêtaient à revendre un 90 m<sup>2</sup> près de la rue Mouffetard pour acheter un 120 m<sup>2</sup> dans le XX<sup>e</sup>, l'arrondissement « qui montait », comme le disait en souriant Anne-Laure. Un délice de loft accroché au Télégraphe.

– Et dire qu'on a commencé par un studio de 13 m<sup>2</sup> à Montmartre, s'émerveillait Gabriel, avec l'eau et les toilettes sur le palier !

Jean-Serge, tout en admettant qu'il regretterait d'aussi rares locataires, encouragea Chloé et Pierre à franchir le pas.

– C'est le bon moment pour vous. La trentaine entrepreneur, un patrimoine disponible et des envies de changement de vie. On ne pourrait rêver plus propice !

Gabriel et Anne-Laure les incitèrent à migrer vers le XX<sup>e</sup>. Pas question, trancha Chloé : le XI<sup>e</sup>, voire le XII<sup>e</sup>, sinon rien. Ils aimaient leur quartier. Le marché d'Aligre tous les matins. Les petits restos de la rue de Cotte. L'Iris noir, le libraire de la rue Trousseau.

– Ça y est, rigola Jean-Serge, vous êtes atteints du syndrome parisien : « Mon village, sinon rien ! »

Le reste de la soirée fut consacré à un débat animé sur les « droitistes » (ceux de la rive droite de la Seine, qui se déplacent en évitant de franchir le moindre pont) et les « gauchistes » (les autres, qui procèdent de même pour éviter de poser un pied sur la rive droite). Jean-Serge était un « gauchiste » convaincu, et il fallait toute l'amitié qu'il portait à ses locataires pour accepter d'aller si loin en terre étrangère. Il avait hérité d'une vieille tante les deux studios qu'il avait rassemblés et, pour rien au monde, il ne voudrait y habiter – bien que l'appartement fût plus vaste et mieux orienté que celui qu'il occupait rue Galande. Anne-Laure et Gabriel s'apprétaient à trahir la rive gauche mais, nomades dans l'âme, ils n'éprouvaient aucunement ce curieux phénomène de latéralisation urbaine dont semblent souffrir bien des Parisiens. Mais, « droitistes » ou « gauchistes », tous étaient unanimes pour condamner les espaces indéfinis qui cernaient la capitale : passé le périph', c'était *no man's land*.

Ce fut Jean-Serge qui lança, en manière de boutade :

– Et pourquoi ne vous installeriez-vous pas dans les Alpes ? Si j'ai bien compris votre projet de nouvelle société, même s'il est encore balbutiant, vous n'avez pas de contrainte de lieu ?

Anne-Laure et Gabriel se récrièrent. Urbains totaux, à part leur trek annuel qu'ils vivaient un peu comme une perversion, ils ne pouvaient pas même imaginer que l'on puisse vivre ailleurs qu'à Paris : la province comme ses habitants consti-

tuaiet une sorte de décor aimable piqueté de personnages pittoresques. Quant à la montagne, s'ils en appréciaient une fois par an la solitude désertique, c'était pour mieux raffermir leur horreur spontanée de la nature et de ses occupants. Jean-Serge était plus nuancé dans ses sentiments. Parisien depuis l'âge de quinze ans, quand il avait suivi un père fonctionnaire appelé au ministère de l'Aménagement du Territoire, il était resté à la capitale pour suivre ses études d'architecture et, finalement, y travailler au sein d'un cabinet ayant pignon sur rue (c'est le moins, pour des architectes!). Mais il convenait volontiers se ressourcer dans sa ville natale angevine, où il conservait de nombreux amis. «Et la Loire, précisait-il en manière convenue, est un fleuve *réellement* royal.» Aussi sa proposition «alpine» ne correspondait ni à ses goûts propres ni à un syndrome montagnard, qui atteint parfois les gens des plaines – comme la tentation planéaire peut obséder certains Genevois. Non, c'était dit en toute spontanéité, pour le plus grand profit de ses amis.

– Et pour la somme envisagée, au lieu d'un type 2 parisien de 50 m<sup>2</sup> rue des Abbesses, vous pourriez disposer d'un chalet de 150 à 200 m<sup>2</sup>! De quoi héberger votre activité professionnelle, vos amis et, pourquoi pas, créer un gîte ou une chambre d'hôtes.

Gabriel et Anne-Laure hochèrent la tête, atterrés. «Chalet», «gîte» avaient pour eux la même résonance que «lupanar» ou «bordel» pour une couvée de jeunes carmélites.

– Vous ne pouvez pas faire ça! gémissaient-ils ensemble.

Leur désarroi était si sincère que Chloé et Pierre éclatèrent de rire.

– Rassurez-vous, nous n'en sommes pas là! Et quand bien même il nous prendrait la fantaisie de nous installer dans les Alpes, nous conserverions certainement un pied-à-terre parisien.

Le lendemain, ce fut Chloé qui se réveilla la première. Le soleil perçait les rideaux et appelait à une journée de randonnée immobilière.

« Spacieux rez-de-chaussée. Espace commercial réhabilité. Très clair. » Traduction : une ancienne boulangerie hâtivement reconverte en T2, donnant sur une cour arrière lépreuse avec un soupirail par où devait filtrer, les beaux jours, un rai éphémère.

« Nation. Tous commerces. Potentiel énorme. » Ça, pour les commerces, l'annonce n'avait pas menti. Cet ancien local de stockage était en effet coincé entre une supérette chinoise aux parfums exotiques, un Franprix et un magasin de bricolage. Le potentiel, lui, s'avéra riquiqui.

« Ledru-Rollin. Immeuble de pierre. Sixième étage. Vue dégagée. » L'annonce ne précisait pas qu'il n'y avait pas d'ascenseur et que le sixième et dernier étage devait bénéficier d'une vue dégagée à condition d'en retirer la toiture.

Jour après jour, le couple heureux de futurs propriétaires, Monsieur et Madame Cinquante-sept-pour-cent comme ils s'appelaient par autodérision, perdait de son enthousiasme. Mais ils avaient appris à lire entre les lignes, à éviter les agences tout-venant, à repérer les quartiers attractifs. Seulement, chaque fois que le coup de cœur était au rendez-vous, la raison leur faisait décliner l'offre, toujours au-delà de leur quotient de diversification patrimoniale. Bien sûr, avec un emprunt, ils pouvaient franchir le seuil du haut de gamme – par le bas, néanmoins. Et qui dit emprunt dit activité régulière, et il n'en était pour l'instant pas question.

Un second dîner fut organisé, mais sans Anne-Laure ni Gabriel. Jean-Serge apporta une bouteille de layon, élaboré par un ami de jeunesse à Rablay.

– À Angers, vous trouveriez sans problème une maison avec jardin... C'est une ville agréable, la verdure y déborde, les gens sont accueillants. L'offre culturelle y est diversifiée et le tissu économique local dynamique.

– Tu parles comme un prospectus, là! rigola Chloé.

Jean-Serge sourit.

– Un peu, c'est vrai. Mais j'aime vraiment ma ville. Et pour vous qui appréciez la montagne, les coteaux du Layon ce n'est déjà pas si mal.

Il brandit sa bouteille comme un trophée. Et versa le nectar ambré (autre cliché) dans les verres.

– Si je vous parle d'Angers, ce n'est pas sans arrière-pensée. Notre cabinet a remporté là-bas un concours pour une Maison de l'Innovation. C'est un projet ambitieux, sans doute trop pour la taille de la ville, mais on peut difficilement raisonner des élus: dès qu'une cité voisine se lance dans un chantier pharaonique, il faut qu'ils aient le leur...

Il baissa le nez.

– Et c'est ce qui nous fait vivre, nous autres archis, la commande publique. Parce que, côté privé... Bien sûr, on rêve tous de construire la maison idéale, pas celle du facteur Cheval mais une œuvre qui laisse une trace tangible de notre talent... Dans le cadre d'un marché public, les contraintes sont tellement fortes qu'il est difficile de s'exprimer pleinement. Bref, sans m'y installer complètement, je vais passer deux ou trois ans dans ma ville natale et je m'en réjouis d'avance.

– Et cette «arrière-pensée» que tu évoquais, demanda Pierre.

– Lors d'un de mes derniers séjours, j'ai repéré un terrain idéalement situé, en périphérie du centre-ville, dans un quartier agréable, près d'une ancienne caserne récemment transformée en zone résidentielle. Le site n'est pas simple, car adossé à un ressaut de schiste ardoisier, mais

sa configuration même rend le pari architectural stimulant!

Chloé le regarda, stupéfaite.

– Ce que tu proposes, c'est de nous construire une maison!

– Euh... C'est une idée comme ça, qui m'a traversé la tête.

Pour un budget sensiblement équivalent à un type 3 parisien.

– Je ne doute pas de tes compétences ni de ton talent, intervint Pierre. Mais Angers, qu'irions-nous y faire?

– Encore une fois, c'est une idée en l'air. Certes, j'ai envie de construire «ma» maison, de réaliser mon œuvre, et j'ai fantasmé sur vous, mes chers amis, que je risque de perdre en tant que locataires et que je rêverais d'avoir pour clients.

Jean-Serge était devenu rouge. Il se leva en hâte, prétextant un rendez-vous matinal le lendemain et quitta ses hôtes après un bref au-revoir.

Après son départ, Chloé et Pierre ne parlèrent pas de l'étrange proposition de l'architecte: construire une maison, pour eux, mais dans une ville inconnue qui, a priori, ne présentait pas d'attrait particulier pour qui n'en était pas originaire. Ils évoquèrent les croquis que Jean-Serge leur montrait de temps à autre, soit qu'il s'agît de projets personnels le plus souvent, soit qu'un client privé s'adressât au cabinet dans le but de faire construire. Malheureusement pour lui, aucun projet n'avait pu aboutir, même si l'un avait obtenu un prix d'architecture et un autre utilisé, en partie et anonymement, par le cabinet dans le cadre d'un ensemble plus vaste. Jean-Serge, très certainement frustré, avait-il fixé sur le couple toutes ses aspirations à une reconnaissance publique?

L'été s'annonçait sec et ensoleillé. Chloé et Pierre décidèrent de quitter Paris pour le Briançonnais, où l'un de leurs amis, qui se prénomme également Pierre, et sa femme venaient

d'ouvrir un gîte sur les hauteurs de la Durance. Ariane et Pierre les avaient informés qu'un voisin désirait séparer sa grande maison pour en vendre une partie déjà transformée en appartement indépendant. Un pied-à-terre idéal, précisaient-ils, enthousiastes.

Ils arrivèrent le 20 juillet à la gare de Mont-Dauphin, où Pierre vint les chercher. Quelques kilomètres séparaient la gare du chalet; par une route sinueuse et parfois vertigineuse, ils parvinrent à un nid d'aigle en balcon, à cinq cents mètres au-dessus de la Durance; en fond d'écran, comme aimait à le dire le Pierre haut-alpin, les principaux sommets du Queyras voisin étalaient leurs pentes dénudées et, pour les plus hautes cimes, encore enneigées. Chloé et Pierre furent séduits tout de suite par l'endroit – et par la construction neuve qui abritait l'appartement et le gîte de leurs amis.

– Vous nous aviez caché cette merveille! s'enthousiasma Chloé, en embrassant Ariane qu'elle n'avait pas vue depuis deux ans au moins.

– Ç'a été toute une aventure, répondit son hôtesse.

– Un parcours du combattant, précisa Pierre. Mais laissez vos bagages dans la chambre d'amis. Nous allons vous faire visiter les lieux.

La chambre, dans les tons vert Véronèse, était spacieuse et ouvrait sur une grande terrasse, plein sud. Les vacanciers furent ensuite conviés dans la pièce commune dont les baies vitrées semblaient précipiter la demeure dans le paysage au point que l'observateur ne pût savoir où se situe la frontière entre le monde extérieur et l'intérieur. Chaque pièce qu'ils visitèrent avait été conçue pour son usage et pour son occupant; les finitions étaient remarquables en tous points. Partout, des ouvertures dessinaient de véritables tableaux, aussi variés que le cadrage qu'ils cernaient du paysage alentour.

L'été battait son plein et, pourtant, les pièces étaient fraîches et agréables. La terrasse servait à la fois aux repas des occupants du gîte, quand il y en avait, et favorisait, par une conception en niveaux, l'isolement pour le bain de soleil ou les discussions amicales. Au rez-de-jardin, Ariane avait aménagé son bureau, en prise directe avec la nature pour laquelle elle éprouvait une véritable passion fusionnelle, tandis que Pierre avait installé le sien en mezzanine de la grande pièce; par des fenêtres en meurtrière, il disposait d'une vue imprenable sur la Durance.

– Ouah! c'est génial, s'exclamèrent les Parisiens.

– Cela fait un an que nous habitons ici, et on ne s'en lasse pas. Notre architecte a vraiment fait du sur-mesure pour nous.

– C'est vrai qu'il a créé une maison exceptionnelle. C'est quelqu'un d'ici?

– Non, c'est un ami parisien. Nous vous le présenterons, si vous voulez.

– Bonne idée! pouffa Chloé... Mais attention! Jean-Serge risque de nous faire une vraie scène de jalousie.

Chloé expliqua qui était Jean-Serge et l'étrange proposition qu'il leur avait faite.

– Nous n'avons aucune intention de nous enterrer dans une ville de province: Paris, ou la montagne! déclara, péremptoire, Pierre.

Pierre et Ariane, qui nourrissaient également pour la montagne une passion commune et ancienne, avaient décidé de quitter Paris pour s'installer dans ce coin perdu du Briançonnais où ils avaient acheté dix ans auparavant un petit chalet, désormais relié à la nouvelle construction par un sas et utilisé comme gîte. Au fil de leurs séjours, et au gré des saisons, ils avaient de moins en moins supporté l'hiatus entre

la grande ville tourbillonnante, stressante, et la vie paisible de la montagne. Pendant le repas du soir, Pierre et Chloé leur firent part de leur nouveau statut financier, qui leur permettrait non seulement d'acquérir un pied-à-terre mais également de se fixer quelque part...

– Et pourquoi pas ici? dit Pierre.

– Pourquoi pas, en effet, répondit l'autre Pierre en riant. Mais nous sommes tout de même très urbains, tu sais. Je ne nous vois pas vivre à cent pour cent dans un lieu isolé.

– Surtout que l'hiver, enchaîna Chloé, vous devez avoir de la neige? La route n'est pas coupée?

– La commune est très vigilante et l'employé très efficace! dit Ariane. C'est rare quand nous restons bloqués plus d'une journée; et avec des équipements adaptés, la circulation en voiture...

– Tu oublies, la coupa Pierre en riant, que nos amis parisiens, si je me souviens bien, n'ont pas leur permis – ni l'un ni l'autre.

– Ah... évidemment, c'est rédhibitoire pour une installation ici, sourit Ariane. Sauf à vivre en autarcie, ou à compter sur les voisins, tous très serviables, pour vos déplacements.

– Ce qui n'est pas un handicap insurmontable pour un pied-à-terre: il y aura toujours quelqu'un prêt à descendre à Mont-Dauphin pour aller vous chercher.

Pierre et Ariane, durant leur vie parisienne, avaient connu plein de gens non motorisés; la plupart de leurs amis, en fait, des CSP+, n'avaient ni voiture ni permis. Eux-mêmes n'en possédaient pas à Paris, mais ils avaient fait l'acquisition d'une Fiat Panda 4x4, qu'ils utilisaient sur place quand ils venaient dans le Briançonnais. Et ils avaient eu la prudence de passer leur permis jeunes. Tandis que la discussion embrayait sur l'automobile et ses mythes, son fétichisme masculin et ses

troubles rapports à l'inconscient collectif, le soleil se couchait sur le Queyras, nimbant de rose les hauts sommets qui accrochaient les derniers rayons du jour.

– On dirait l'Atlas marocain! s'exclama Chloé, qui avait fait un trek avec Zig-Zag, une agence de voyages éthique, dans la vallée des Aït Bouguemez, mais sans Pierre, à l'époque à fond dans le développement de sa start-up. C'est à cette occasion qu'elle avait rencontré Ariane et l'autre Pierre et s'était liée d'amitié avec eux. Pierre avait été victime du mal des montagnes au sommet du M'Goun, qui s'était providentiellement calmé grâce aux granulés de coca de Chloé. «Je suis malade dès que je franchis 4100, avait-il avoué au guide. Je pensais qu'à 4070, je tiendrais le coup!» Dans la descente, ils firent plus ample connaissance et découvrirent, surtout les filles, qu'ils partageaient bien des choses.

– Oui, c'est vrai... Cela donne envie d'y retourner, n'est-ce pas?

Chloé lança un clin d'œil complice à Ariane. Pierre, le Parisien, s'était demandé au retour de Chloé si une idylle brève et discrète ne s'était pas nouée entre l'autre Pierre et sa compagne, voire entre les deux femmes et peut-être entre les trois trekkeurs, isolés dans le Haut-Atlas marocain et partageant la même tente. Bien que Chloé se mît à rougir merveilleusement lors de ses discrets sondages, il ne parvint jamais à savoir et cette configuration amoureuse était demeurée comme un ciel de lit dans une chambre aux murs flous: un tableau à la fois cru et estompé où les corps de sa femme et de ses deux amants potentiels se mêlaient en un délicieux et douloureux réseau de chair, qui alimentait toujours ses rêveries les plus torrides.

– Hum... Mais ici, pas de nuit sous la tente ni de mulets pour porter les bagages. Si vous voulez randonner, c'est charge comprise, sourit le Pierre haut-alpin.

À la nuit tombée, Pierre et Ariane invitèrent leurs amis parisiens à partager un bain de minuit dans le spa qui dominait le potager. Pierre le Parisien essaya de surprendre à la lueur incertaine des LED aux couleurs changeantes qui tapissaient le fond du spa, quelques furtives caresses échangées à la faveur des bulles... Mais le bouillonnement relaxant eut raison de ses soupçons; il ferma les yeux et se laissa aller aux bienfaits de l'hydro-massage.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, Pierre et Chloé reprirent la discussion sur leurs projets immobiliers aussi multiples qu'incertains: un pied-à-terre dans ce quasi-paradis avait de quoi séduire les plus réticents, mais sans voiture, que faire? Et si loin de Paris. Par ailleurs, il était inenvisageable pour eux d'acquérir en même temps un pied-à-terre et un logement principal: il leur faudrait rester locataires, ce qui en soit ne posait pas de problème, sauf à modifier l'objectif de diversification patrimoniale.

Pierre les emmena chez son voisin, un homme charmant, qui avait longtemps vécu en Afrique et passait une partie de l'année dans les Hautes-Alpes, le reste du temps à Paris. Il venait de finir d'aménager la partie de sa maison dont il souhaitait se séparer: le logement qu'il leur fit visiter avait de nombreux atouts pour une résidence secondaire. Quand il apprit que les amis de Pierre et Chloé ne conduisaient pas, il partit d'un grand rire franc:

– Ce n'est vraiment pas un inconvénient. Ici, vous trouverez toujours quelqu'un qui a besoin de descendre. Moi-même, je me rends presque chaque jour chez Lacour, le bistro près de la gare, boire mon café et acheter le journal!

De retour au gîte, Pierre et Chloé discutèrent entre eux: ils

étaient séduits par l'endroit, le sympathique voisin, le hameau, cinq cents mètres plus haut, dont les habitants au dire de tous constituaient une microsociété solidaire. Chloé insista (trop?) sur la proximité amicale de Pierre et Ariane, et Pierre fut repris par ses démons intimes. Il tenta de se faire l'avocat du diable: l'isolement, l'éloignement de Paris, la lassitude bien connue des urbains pour les paysages ruraux, si magnifiques qu'ils soient, et leur difficile acclimatation à la vie rude de la montagne.

– Je ne te comprends pas, s'insurgea Chloé. N'est-ce pas toi qui as parlé le premier de devenir propriétaire.

– C'est vrai mais, finalement, est-ce une bonne idée? La liberté, c'est d'aller où l'on veut. Nous pouvons revenir ici, j'en suis certain (et il lui glissa un regard scrutateur), mais aussi séjourner à Chamonix, que nous aimons; à La Bérarde, voire dans les Pyrénées, le Haut-Atlas, les Rocheuses. Les montagnes du monde sont infinies et toutes séduisantes!

– Et la diversification patrimoniale? s'enquit, mutine, Chloé.

– Justement, avant notre départ, Madame Dumont m'a contacté pour prendre rendez-vous. Elle a, paraît-il, des propositions intéressantes à nous faire.

Les banquiers ont des antennes sensibles aux migrations financières et Madame Dumont, soit qu'elle eût eu vent des projets immobiliers de ses deux clients VIP, soit qu'elle voulût les sonder sur le marché prometteur de l'immobilier d'entreprise, avait laissé entendre à Pierre que les taux actuels pouvaient permettre, en investissant dans des produits dynamiques d'un côté et en empruntant de l'autre à des taux exceptionnellement bas pour l'immobilier, de gagner sur le différentiel des sommes non négligeables et en grande partie non imposables.

C'était avant la crise, qui fit émerger au grand jour les noms réels de ces produits financiers exotiques qui allaient entraîner l'économie réelle – comme disent les experts – dans les abîmes de la déconfiture. « Placement dynamique », dans le jargon des financiers, aussi poétique que celui des agences immobilières, signifiait en réalité « placement à risque ». « Produit structuré » équivalait à *trash bond* – les Anglo-Saxons ayant tôt utilisé ce sobriquet méprisant, équivalent de « placement pourri ». Mais, à cette époque, Pierre et Chloé ignoraient tout des *trash bonds* et ils souhaitaient optimiser leur patrimoine, dans les limites de la légalité et d'une conduite prudente à tous égards.

Une semaine de beau temps s'annonçait. Pierre et Chloé en profitèrent pour gravir la tête de Vautisse, un sommet facile constituant un belvédère saisissant sur l'arc alpin : on y découvrirait, outre les cimes proches du massif des Écrins, le mont Blanc, le Cervin, le mont Rose, le Grand Paradis, une prestigieuse cohorte de plus de 4 000, sur lesquels l'autre Pierre avait dû souvent ressentir son mal des montagnes – pensa, avec une certaine satisfaction, le Pierre de Chloé. Puis ils firent d'autres randonnées dans ce val caché du Tramouillon, quasi inconnu des promeneurs. Revenus au chalet, après une douche, ils se rendaient au spa où les rejoignaient parfois Pierre et Ariane. Un soir, au retour d'une invitation à dîner chez Simon, le voisin si aimable, Pierre prétextait sa fatigue pour ne pas se joindre aux trois autres. Chloé quitta la chambre en peignoir et rejoignit le couple dans le bain bouillonnant ; Pierre attendit quelques minutes et sortit sur la terrasse, qui donnait accès par une volée de marches au spa. Il se rapprocha en douce de l'édicule, coiffé d'un gazebo aux vitres teintées. Il ne pouvait rien voir de ce qui se passait à l'intérieur mais écoutait de ses deux oreilles. Comme s'ils se savaient observés, les trois amis papotaient de choses et d'autres, et Pierre s'en voulut de sa

jalousie ridicule mêlée d'un trouble désir, peut-être, pour les sentiers buissonniers de l'amour multiple. Il s'apprêtait à retourner lire dans la chambre quand son regard accrocha le petit maillot deux-pièces de Chloé, posé sur la rambarde de la terrasse. Ainsi, sa femme barbotait en tenue d'Ève avec ses deux complices. Il haussa les épaules. Après tout, ils n'étaient pas prudes et il leur arrivait d'aller se baigner sur des plages naturistes, sans pour autant ressentir les ardillons du désir. Pierre regagna la chambre, plus troublé que réellement furieux. Pour être tout à fait honnête avec lui-même, il n'était pas sans reproche et avait eu quelques aventures, sans lendemain, au cours de leur vie commune. Il ne s'en était pas caché et Chloé avait semblé prendre cela avec sérénité, prête de son côté à se livrer aux pires turpitudes si un homme suffisamment séduisant se présentait ; ce qui, jusqu'ici, affirmait-elle, n'était jamais arrivé, aucun prétendant ne pouvant égaler le puissant Ulysse conjugal.

Au matin, Pierre prétextait un mail insistant de Madame Dumont pour écourter son séjour. Il rentra par le train de nuit. Chloé resterait une semaine de plus chez ses amis.

Lors de son rendez-vous avec Mme Dumont, une belle quadra à la poitrine opulente, Pierre écouta à peine les arguments de son interlocutrice et signa, sans trop y réfléchir, un contrat de prêt immobilier, au taux super-avantageux de 2 %, pour la somme de 300 000 euros. Le même montant étant illico investi dans « Soprano », un produit structuré à intérêt de 9 %, sur cinq ans. Ledit produit était assorti d'une clause bizarre, sur laquelle Pierre ne s'attarda pas : en cas de chute de l'indice Eurostoxx 50 à moins de 60 % de sa valeur au jour de la signature, la somme restituée serait celle du capital indexé

sur ladite valeur de l'indice boursier. Madame Dumont insista bien sur ce point. « Il est de mon devoir de vous signaler cette clause, mais, soyez-en certain, cher Monsieur, cela n'arrivera pas. » Comme pour rassurer son client sur un événement aussi improbable, la main de Madame Dumont s'attarda plus que nécessaire sur la sienne. Pierre lui sourit :

– J'ai toute confiance en vous, Madame Dumont.

Madame Dumont eut un sourire et, en le raccompagnant, s'enquit de Chloé :

– Et votre charmante épouse ?

– Oh ! elle séjourne chez des amis, dans les Hautes-Alpes.

Une lueur amusée traversa le regard de la belle quadra.

– Eh bien, transmettez-lui mes amitiés... Et qu'elle vienne rapidement me voir pour nos petits projets, qui la concernent également.

Le matin suivant, Pierre recevait un mail de Chloé, l'informant qu'elle restait une semaine de plus dans les Hautes-Alpes, pour aider ses amis, dont le gîte « débordait » de randonneurs. Pierre éprouva tout d'abord de l'agacement, puis une sorte de jubilation d'adolescent apprenant que ses parents ne rentreraient pas à la maison à la date convenue et qu'il bénéficiait des lieux à sa fantaisie : il disposait d'une semaine pour mettre en forme quelques idées qui lui étaient venues au cours du séjour haut-alpin.

Après avoir mené des études poussées en théorie de l'information, Pierre s'était intéressé à la question des réseaux, que de nombreux chercheurs considéraient comme un enjeu crucial pour les années à venir. Sa thèse portait sur les économies d'échelle et l'optimisation des déplacements. Quand l'on sait qu'un pot de yaourt a effectué quatre mille kilomètres

avant d'atterrir sur le rayon du supermarché, on mesurera mieux le potentiel que pouvait représenter la modélisation des circuits courts. Pierre s'aperçut rapidement que ses recherches pouvaient s'appliquer aussi bien en macro-économie – par exemple trouver une alternative satisfaisante à la production et à la distribution d'énergie centralisée par un maillage fin de micro-producteurs interconnectés – qu'aux phénomènes relationnels à l'échelle d'un individu. Dans les années trente, l'écrivain hongrois Frigyes Karinthy avait émis l'hypothèse que n'importe quel individu de la planète était séparé de n'importe quel autre par seulement six personnes. Cette « théorie des six » avait été ensuite formalisée par le sociologue Stanley Milgram. Elle constituait actuellement un domaine de recherche spécifique, auquel Pierre avait contribué au temps de sa thèse. Ne se sentant pas l'âme d'un chercheur fonctionnarisé, il avait profité de l'opportunité de création de jeunes pousses au sein de son unité de recherche pour se lancer; sa première expérience, prometteuse, avait achoppé sur des problèmes de fonds de roulement et de trésorerie – il découvrit que les flux économiques ne se conformaient pas aux modèles mathématiques et qu'il suffisait de la frilosité d'un banquier, de la torpeur d'un ministère pour que le bel édifice s'écroulât avant de produire le moindre fruit. Il n'empêche, son logiciel, « Argos », intéressait une start-up déjà implantée (donc, une ex-start-up), qui lui proposa un contrat de salarié-associé pour en terminer le développement. Malheureusement pour lui, la « bulle » Internet éclata au moment où Argos entrait en phase de production; SkyBlueNet, la société, explosa en plein vol, emportant dans ses débris la licence d'exploitation d'Argos, que Pierre avait eu l'imprudence de céder à 100 % en échange de parts sociales qui ne valaient plus rien. Le petit malin qui avait fondé SBN, ayant senti le vent venir, avait eu

la prudence de loger la licence du logiciel dans une nouvelle société et, le produit étant prêt, avait « oublié » Pierre sur le bord du chemin. Celui-ci, un peu amer, découvrait le fonctionnement du capitalisme sauvage. Mais, pas totalement innocent tout de même, il avait prévu une horloge interne au logiciel, horloge chargée de vérifier automatiquement la validité des licences des utilisateurs – mais dont il avait omis de transmettre le code à son ex-associé. Argos connut un succès foudroyant : le logiciel répondait idéalement aux problèmes d'optimisation des déplacements des transporteurs, des représentants de commerce, des centres de logistique... et même à la gestion des emplois du temps des classes de collège. Rémi, son ex-associé, fit rapidement fortune ; sa nouvelle société, au bout de six mois, employait cent personnes et l'avenir vers le CAC 40 semblait pavé de lingots d'or. Sauf que, à l'échéance annuelle des premiers utilisateurs, Argos tomba subitement en panne. Un des développeurs découvrit l'horloge dans un court programme « embeddé » – mais protégé par un code d'accès qu'il ne parvint pas à cracker. Rémi, sous peine de perdre d'un seul coup ses clients et ses futurs comptes en Suisse, dut, la mort dans l'âme, recontacter Pierre, qui négocia âprement la livraison du code.

C'est avec l'argent obtenu qu'il fonda Sysmographe, une société pour développer un nouveau logiciel (son esprit fécond ne manquait pas de projets!), d'analyse statistique celui-ci. Toujours fondé sur la théorie des réseaux et l'optimisation des échanges, ce nouvel outil permettait de scruter les ressources disponibles sur Internet, dans n'importe quel champ ou domaine d'intérêt, pour en extraire des données compilées, des tendances, des variables et des projections. Il lui fallut deux ans de travail, aidé par quatre programmeurs qu'il avait embauchés, pour mettre sur le marché son *add-on*, très

simple, qui pouvait se brancher sur n'importe quel moteur de recherche ou base de données corrélée. Le succès fut immédiat : le module, peu coûteux, pouvait être utilisé aussi bien par des multinationales, des PME, voire des particuliers qui, grâce à lui, optimisaient leurs vacances à l'étranger par un circuit *low cost* sur mesure ou amélioraient de 50 % leurs chances de gains au Loto. Un tel succès attira les gros poissons de l'Internet. Pierre fit monter les enchères et céda finalement son *add-on* à l'acquéreur qui lui paraissait le plus à même d'en optimiser les fonctions, qui n'était pourtant pas le mieux-disant.

Et c'est ainsi que, depuis quelques mois, il goûtait aux joies de la vie de rentier. Mais, toujours animé par mille projets, il commençait à préparer son retour à la vie active. On parlait beaucoup de l'émergence conjointe du Web 2.0 et de l'informatique nomade, au moyen d'outils encore peu nombreux, mais promis à un bel avenir : les smartphones. Déjà, pendant qu'il travaillait au développement de *Sysmographe*, Pierre avait commencé à s'intéresser à ce nouvel espace relationnel. Le point crucial, selon lui – et l'avenir lui donnera raison –, c'était la géolocalisation qui autoriserait la liaison de points d'informations en déplacement : il y avait là un véritable domaine à explorer, où des outils d'optimisation auraient tout leur sens.

Un matin, Jean-Serge sonna à la porte, très excité.

- Ça y est ! je l'ai acheté !
- Acheté... quoi ? répondit Pierre, encore endormi.
- Le terrain, à Angers !
- Mais... pourquoi ?

Il fit entrer son ami et lui demanda quelques minutes, le

temps de prendre une douche et de préparer un succinct petit déjeuner. Ils s'attablèrent ensemble; le soleil donnait sur les fenêtres de l'appartement, idéalement orienté plein sud, au carrefour de la rue Crozatier, donc sans vis-à-vis. Jean-Serge avait étalé des feuilles sur la table.

– Regarde! N'est-ce pas magnifique!

C'était un projet d'archi 3D sur fond de photo réelle. Deux cubes de béton brut à angle droit s'adossaient à un promontoire schisteux dont le sommet surplombait le plus haut des cubes. Devant, un terrain suffisamment grand pour un jardin d'agrément et, pourquoi pas, précisa Jean-Serge, un petit potager urbain. Sur les côtés, deux allées de gravier séparaient le module des constructions environnantes.

– Et tout ça pour... interrogea le jovial architecte.

– Pour *qui*? demanda Pierre, qui craignait que la réponse ne le concernât.

– Mais non, pour qui, je m'en fiche! s'agaça Jean-Serge. Pour *combien*!

– Ah! fit Pierre, soudain soulagé de ne pas être concerné au premier chef. Oui, combien?

– Six cent mille euros, honoraires et achat de la parcelle inclus.

– Ouah! dis donc, ce n'est pas pour n'importe qui, s'estomaqua Pierre.

– Attention! 250 m<sup>2</sup> de planchers, des prestations haut de gamme, des matériaux de qualité.

– Encore heureux, dis donc!

Pierre se mit à rêvasser; il avait passé la nuit à surmonter un bug de programmation et n'était guère présent à la conversation. Jean-Serge se méprit.

– Ah! ah! intéressé!

– Oh! c'est sûrement magnifique, et je ne doute ni des

prestations ni des matériaux, mais... c'est à Angers! Tu trouveras sûrement sur place des clients que le projet séduira. Mais, dis-moi, ne m'as-tu pas dit que tu avais *acheté* le terrain?

– Oui, exactement. J'ai décidé de construire. Tant pis pour le risque. Au pire, je vends Paris et je m'y installe. Entre mon appartement du sixième et celui-ci, je couvre les frais.

– En voilà une nouvelle!

Jean-Serge laissa sur la table les vues 3D, les coupes de principe, les élévations. Après son départ, Pierre y jeta un œil distrait. Il fallait reconnaître à Jean-Serge un sens de l'espace; il avait su tirer parti de la configuration singulière de la parcelle. C'était, à tous points de vue, une création magnifique, aussi bien extérieure qu'intérieure... Dommage qu'il ait conçu sa maison, son grand œuvre, dans une ville indifférente à Pierre – et certainement à Chloé. Mais, si Jean-Serge vendait l'appartement du Faubourg, peut-être pourraient-ils l'acheter? Une vraie opportunité, comme disent les agences immobilières; et, en tant que locataires, ils étaient prioritaires. Pierre téléphona à Chloé et lui raconta la visite de Jean-Serge. Chloé fut enthousiaste à l'idée d'acheter leur appartement, ce qui mettait fin à bien des incertitudes. Elle revenait dans quatre jours. D'ici là, Pierre aurait le temps d'entreprendre Jean-Serge à ce sujet.

– Tout va bien dans les Hautes-Alpes? demanda, un peu perfide, Pierre.

– Ah! c'est génial. Je me ressource vraiment!

Pierre faillit ricaner et demander à quelle source sa tendre compagne pouvait bien s'abreuver.

– Ah! tant mieux.

– Pierre et Ariane t'embrassent, mon chéri. À très bientôt. Tu me manques.

Ces derniers mots furent prononcés avec un petit gémissement dans la voix, qui fit fondre Pierre.

Puis il se replongea dans son projet. En se fondant sur l'algorithme du prétendant, utilisé notamment par l'Éducation nationale pour gérer au mieux les mutations de poste, Pierre était certain de surpasser cet outil assez ancien et peu efficace. Le principe en est simple : Pierre aime Chloé, Chloé aime Pierre (l'autre, grrr...), Germaine (Mme Dumont) aime Pierre (lui!), Jérôme (M. Dumont – qu'il ne connaît pas) aime Germaine, Jean-Serge aime... Tiens! qui aime-t-il celui-là? On ne l'a jamais vu avec quelqu'un! Disons qu'il aime Ariane. Mais Ariane vit avec Pierre, l'autre; Chloé vit avec lui; Germaine avec Jérôme et Jean-Serge vit seul. Comment concilier cet état avec les désirs de permutation des participants (tout théoriques qu'ils soient, bien entendu, ces changements)? L'algorithme du prétendant apportait une réponse pas totalement satisfaisante, mais pragmatique. Si Germaine aime Pierre mais ne peut pas vivre avec lui, peut-être acceptera-t-elle de vivre avec Jean-Serge qui (dans le modèle abstrait, bien sûr – dans la réalité, ils ne se connaissent pas) ne lui est pas indifférent, et réciproquement. De même, Pierre, l'autre, ne pouvant vivre avec Chloé, pourra se consoler avec Ariane – avec qui il vit déjà d'ailleurs, et qu'il aime.

Le projet de Pierre optimiserait, sur des populations statistiquement étendues : en vrac, les recherches amoureuses, mais aussi celles de partenaires industriels ou commerciaux, voire trouverait des applications dans le domaine de la physique quantique ou les mathématiques. C'était un outil universel, neuf, inouï!

Il se jeta sur son PC et se mit à écrire des lignes de programme. Il était le Michel-Ange de l'informatique; rien ne lui résisterait : Steve Jobs et Bill Gates seraient oubliés dans cinquante ans, mais son nom serait donné à des universités, à des avenues, qui saït à des villes entières dont il modéliserait

les flux et que Jean-Serge dessinerait pour mener, enfin, l'humanité vers un futur radieux. Quand Chloé l'appela le soir, il était épuisé. Il lui raconta son éblouissement (s'il avait été mystique, il eût parlé d'une expérience de lumière).

Madame Dumont le rappela, lui demandant de venir parapher une page du contrat de prêt immobilier, qu'il avait sautée.

– Euh... Quel prêt?

– Eh bien, celui que vous avez signé dans mon bureau, il y a trois jours. Auriez-vous perdu la mémoire?

– Mais, c'était juste un montage financier, pour bénéficier du différentiel de taux!

La voix de Madame Dumont se fit plus sèche, très femme d'affaires:

– Mais, pas du tout! Vous avez mal compris. Il y a effectivement un volet financier avantageux pour vous, mais le prêt est contraignant: au point 15 du contrat, il est spécifié que «pour bénéficier du supertaux à 2 %, le contractant s'engage à utiliser les fonds pour l'achat d'un bien immobilier ou réaliser une construction neuve dans un délai de six mois». Sans cela, le contrat est résilié d'office et des pénalités sont appliquées automatiquement.

– Mais, vous ne m'avez pas dit cela avant la signature, s'insurgea Pierre.

– Mais si, mon cher Monsieur, mais vous n'aviez d'yeux que pour mon décolleté.

Elle partit d'un grand rire, vaguement carnassier.

– Et comme vous me parliez d'un projet immobilier imminent, j'ai pensé que la formule était avantageuse pour vous. Vous devriez plutôt me remercier. Et, quand votre char-

mante épouse reviendra, n'oubliez pas de lui parler de notre joli contrat, cela devrait l'intéresser. Quand rentre-t-elle?

– Après-demain, vendredi.

– Tiens, le jour où mon mari revient de son séjour à Pornic.

La proposition bancaire venant à échéance en fin de semaine, Pierre proposa un dîner à l'appartement le samedi afin d'éclaircir en direct avec Chloé la situation. Madame Dumont accepta volontiers.

À peine eut-il raccroché, Pierre se précipita sur les fameux contrats, qui lui parurent, avec le recul, léonins. Aussi bien le prêt immobilier – auquel il n'avait prêté aucune attention – que le placement Soprano étaient truffés de conditions particulières et de clauses restrictives, toutes au détriment du signataire et au bénéfice de la banque. Si les choses tournaient mal : l'absence de projet immobilier pour le premier, un retournement de conjoncture financière pour l'autre, Pierre se retrouverait quasiment dépouillé du tiers de ses économies ! Il lui fallait d'urgence voir Jean-Serge, fixer avec lui le prix pour l'appartement et lancer l'offre d'acquisition.

Pierre sortit prendre l'air. Il connaissait encore cette phase d'exaltation liée à une construction mentale sophistiquée. De plus, ce montage financier précipité – la fine mouche l'avait ensorcelé par ses entrebâillements capiteux, tout en le pressant de signer, puisque les conditions, avantageuses, arrivaient à échéance à la fin de la semaine. Ben voyons ! Il s'était fait avoir comme un bleu ! Et, malgré cela, il n'en voulait pas à Madame Dumont. Son tempérament ne le portait guère au ressentiment : de même, quand il croisait son ex-associé qui lui avait piqué Argos, il lui serrait la main avec cordialité. Après tout, se disait-il, c'est un peu grâce à lui qu'il avait pu revendre dans de bonnes conditions Sysmographe. Pour la banquière, la situa-

tion était quelque peu différente: Madame Dumont semblait dénuée de toute compassion et de toute barrière morale, au moins en affaires. Il fallait en tenir compte. Adapter sa défense à la tactique de l'ennemie, utiliser ses propres armes.

Contrairement à Mandelbrot, qu'il avait eu l'occasion de croiser au MIT lors d'un cycle de conférences sur les fractales, Pierre ne s'était jamais intéressé aux mathématiques financières, même si son outil de prospective pouvait anticiper à très court terme des variations brusques des indices boursiers. C'est d'ailleurs après avoir pris connaissance de la puissance d'analyse de Sysmographe que Mandelbrot l'avait convié l'an passé à ce cycle de conférences. Pierre se souvenait d'un homme d'une grande vivacité d'esprit, malgré son âge. Mandelbrot l'avait alerté sur les « sauts » de Lévy et les travaux du mathématicien français sur les variables aléatoires. De retour à Paris, Pierre s'était procuré les ouvrages de Lévy mais, malgré l'indéniable intérêt théorique de travaux datant d'avant-guerre, n'y avait pas trouvé de recette pour améliorer son outil; Mandelbrot lui-même avait abandonné cette piste quelques années auparavant dans ses recherches sur les variations des cours de la bourse.

Tout en humant l'air pollué mais stimulant du XII<sup>e</sup> arrondissement, Pierre se promet de fouiller les ressources de l'Internet sur les mathématiques financières, et de déshabiller les équations de Black-Scholes jusqu'à la plus petite décimale.

De retour à l'appartement, il appela Jean-Serge, tout en se jetant sur son PC. Il avait lu jadis avec intérêt le petit ouvrage pédagogique d'Ivar Ekeland sur la théorie du chaos. Ekeland y explique que le chaos est déterministe: c'est parce que nous ne disposons pas d'outils suffisamment fins pour analyser les micro-variations d'une situation initiale qu'elle nous paraît

imprévisible. Pierre avait appris à cette occasion que la célèbre formule « Un battement d'ailes de papillon... » que l'on attribuait au météorologue Edward Lorenz, père de la théorie du chaos, et dont les effets dévastateurs se situaient, en fonction des sources, au Texas ou en Asie, était un titre choc trouvé par un journaliste pour chapeauter un article dudit Lorenz. Que l'on confondait souvent, d'ailleurs, avec son homonyme fondateur de l'éthologie animale. En fait, s'il y a bien une aile dans la théorie de Lorenz, c'est l'effet d'« attracteurs étranges », ces variations dont la représentation graphique peut prendre la forme d'un papillon, une chimère mathématique sur laquelle Pierre avait travaillé lors de son passage dans un labo de recherche, il y avait de cela presque quinze ans ! Fractales et attracteurs étranges avaient été, il s'en rendait compte maintenant, les contes de fées qui avaient bercé sa vie d'étudiant, pendant que ses condisciples préféraient d'autres fées, sans doute plus séduisantes, rencontrées dans des lieux bien réels de la vie nocturne.

Il y revenait maintenant avec une sorte de détermination rageuse, décidé à damer le pion à cette Madame Dumont diabolique. Mais Jean-Serge coupa le fil de ses ratiocinations. D'accord, il réfléchirait à une proposition *winner-winner* pour l'appartement. Pour demain matin, ok. Petit déjeuner au Faubourg, encore ok. Pierre fut ravi. Tout allait se passer pour le mieux : un emprunt avantageux pour un prix avantageux, avec une satisfaction optimale de tous les agents économiques – n'est-ce pas ce que ressassent les économistes quand ils décrivent le merveilleux fonctionnement du marché ?

Pierre passa une partie de la nuit rivé à son écran. Il fit tourner une version de Sysmographe, toute personnelle, capable de tracer une suite de variables sur d'infimes séquences temporelles. C'est ainsi qu'il découvrit l'existence des produits

structurés, de la titrisation, des CDS et autres LBO. Des inventions de l'ingénierie financière tellement sophistiquées – et monstrueuses – que personne ne semblait avoir conscience de leur existence. Imaginez, par exemple, que votre oncle Fernand, sur le point de passer l'arme à gauche, vous a légué une forte somme, mais de celle-ci seront déduits les frais d'hospitalisation, dont ni vous ni les médecins ne connaissent la durée (l'oncle Fernand, bien qu'enrichi, s'était montré imprévoyant et ne disposait ni de la Sécu ni d'une mutuelle). Or, l'oncle Fernand se meurt d'une maladie rare et il a choisi une clinique très coûteuse. Plutôt que d'attendre la disparition du cher oncle, vous «titrisez» son héritage sur la base de sa valeur mentionnée au testament, et vous vendez à vos amis des parts, avec le rendement correct du placement du notaire. Bien entendu, vous omettez de parler de la clause des frais d'hospitalisation. Comme vous êtes bon vendeur, vous vous débarrassez rapidement des titres, tout cela en bonne et due forme. Dans un premier temps, les intérêts notariés couvrent les frais d'hospitalisation et au-delà; aussi, ceux de vos acheteurs qui veulent revendre leurs parts au bout de six mois, s'y retrouvent, mais comme l'oncle, plutôt coriace, s'accroche à la vie comme un bigorneau à son rocher, vous revendez l'ensemble des titres, avec un bénéfice non négligeable, à une société financière qui va mélanger l'héritage, dont la baisse est prédictible, à des produits aussi exotiques que les LBO et les CDS, ces paris sophistiqués sur les dettes publiques ou d'entreprises, à fort risque, mais à taux élevés, qui vont digérer l'argent du tonton et le réduire à quelques confettis monétaires. Tout s'est bien passé pour vous: l'oncle Fernand peut mourir dans trente ans, après avoir dissipé son héritage dans les bras des charmantes infirmières de la clinique, votre pactole est intact. Bien joué! Maintenant, imaginez cent mille oncles

Fernand, un million, dix millions d'héritages titrisés. C'est là où les attracteurs étranges de Lorenz prendraient une douloureuse forme de papillons éphémères s'évaporant dans la tourmente financière.

Pierre était effaré, assommé. Non seulement ce *big crash* était possible, mais, comme le lui montrait Sysmographe, probable. Il en eut pour preuve que certains des requins les mieux informés de la finance américaine, John Paulson en tête, pariaient sur l'explosion de la planète financière, explosion qu'ils avaient en grande partie provoquée et qui, si elle se produisait, les enrichirait dans des proportions scandaleuses.

Les outils développés par les mathématiciens dans le cadre de la théorie du chaos avaient grandement contribué à en affiner l'aspect prédictif. En corrélant les informations remontées par Sysmographe et les calculs qu'il effectua en parallèle, Pierre découvrit une probabilité de 90 % pour qu'une crise financière systémique ait lieu dans les six mois. Six mois? c'était la *dead line* du prêt immobilier! Pierre eut envie de titriser Madame Dumont!

Le vendredi matin, Jean-Serge se décommanda par un mail assez bref: «Dois encore réfléchir. À lundi. Amitiés sincères.» Pierre ne comprenait pas cet atermoiement, c'était trop sec. Pas dans la manière de Jean-Serge. Bon, tant pis, *wait and see*. Il se replongea dans l'analyse des données financières. Il lut sur un site de contre-information un article de Nouriel Roubini, un économiste plutôt à gauche. Après une description claire du fonctionnement des *subprimes*, ces prêts hypothécaires indexés sur une valeur spéculative des maisons, Roubini expliquait que, en cas de brusque dégonflement de la bulle immobilière américaine, les emprunteurs se trouveraient dans l'impossibilité de rembourser leurs prêts, ce qui risquait de jeter

des centaines de milliers de familles sur le pavé. Et, conséquence de la titrisation de ces prêts, dilués dans des placements aux noms aussi poétiques que toxiques, toute la planète finance risquait de sombrer en peu de temps. Pierre prit conscience de l'urgence de préserver ses économies – à défaut de pouvoir sauver l'économie mondiale. Déjà, l'indice Eurostoxx qui était censé dynamiser ses avoirs, plongeait doucement, mais sans atteindre des seuils inquiétants : il y avait de la marge et, comme l'avait dit cette adorable Madame Dumont, un indice qui perdrait 40 % de sa valeur, ça ne s'était jamais vu !

Pour se changer les idées, il jeta sur le papier des scénarios d'applications d'optimisation pouvant s'intégrer dans les smartphones. Quand il releva le nez de son PC, il était l'heure d'aller chercher Chloé à la gare de Lyon.

De retour à l'appartement, effusions, embrassades. « Je t'aime, mon chéri. » « Tu m'as manquée, si tu savais... » ; etc. Après un repas hâtif, ils se précipitèrent vers la chambre et firent l'amour, assez sauvagement. Puis ils recommencèrent, plus doucement.

– Alors, ce séjour chez les serial-trekkeurs ?

– Moque-toi ! Mais je suis restée au bon moment : Pierre et Ariane avaient un monde fou, tous les jours. Après le 15 août, ça devrait se calmer.

Le « bon moment », ricana Pierre in petto.

– Et, avec eux, c'était sympa !

– Super ! ils sont adorables. Tu as vu. Mais crevés. On n'a pas fait grand-chose.

Le lendemain, au petit déjeuner, Pierre évoqua le dîner du soir avec M. et Mme Dumont. Chloé était enchantée.

– Elle est sympa et on sera plus à l'aise autour d'une table pour parler de nos projets.

– Tu sais, j'ai signé il y a trois jours, un montage financier très avantageux, avec un volet immobilier super-intéressant. La proposition arrivait à échéance hier, il fallait donc ne pas rater la bonne occasion. Cela dit, le délai de rétractation est de sept jours ; c'est aussi pour cela que l'on se voit ce soir.

Chloé fut un peu chiffonnée que Pierre se soit engagé sans lui en parler. Mais, après tout, il s'agissait de ses économies, fruit de son dur labeur. Les siennes étaient pour l'instant logées dans des SICAV monétaires, chez Madame Dumont bien sûr !

Ils passèrent une partie de l'après-midi à regarder les plans de Jean-Serge. Chloé était enthousiaste... mais la province, n'est-ce pas. Puis ils sortirent faire des courses dans le quartier. Chloé voulait recevoir en mettant les petits plats dans les grands.

À 19 h 30 pile, M. et Mme Dumont sonnent à leur porte. Mme Dumont fait les présentations. On se serre la main. Jérôme est un petit brun sympathique et souriant. À peine entré dans l'appartement, le couple s'extasie. Magnifique ! La soirée s'annonce pour le mieux ; Madame Dumont est habillée banquière sexy, mais select. Son décolleté laisse sans doute voir un peu trop de poitrine ; mais qu'y peut-elle si la nature l'a généreusement dotée. D'ailleurs Chloé, dont la poitrine n'est pas étique loin s'en faut, a su également mettre en valeur ses rondeurs. Les deux femmes s'observent quelques secondes puis se sourient. Les voilà complices dans la séduction.

– Je suis heureux de rencontrer le créateur d'Argos et de Sysmographe, lance un Jérôme visiblement impressionné par Pierre.

– Ah ? vous connaissez mes bébés ? Vous êtes de la partie ?

– Pas du tout. Je travaille dans l'édition – pour des tâches multiples et invisibles sur lesquelles je ne m'étendrai pas. Mais je suis curieux de tout et j'ai suivi avec intérêt votre parcours de chercheur sur les réseaux petit monde et l'optimisation des échanges.

Pierre en reste bouche bée. Qui est ce type? Il a répété avant de venir?

– Ouh la! gémit Chloé. Si votre mari lance Pierre sur ses dadas, on va avoir mal au crâne avant la fin de l'apéro.

Tout le monde rit. Chloé conduit ses invités vers le coin salon. Madame Dumont lève les yeux vers la poutre centrale.

– Ah! ça vous intrigue, ces deux crochets, n'est-ce pas? J'y suspends mes filles de l'air. Mais les dernières n'ont pas résisté à la chaleur, elles sont mortes.

Madame Dumont prend un air faussement horrifié.

– Eh bien! vous avouez des crimes horribles avec un calme de tueuse en série! Des filles suspendues en l'air jusqu'à ce que mort s'ensuive, voilà qui intéresserait la police criminelle.

Chloé part en fou rire.

– Pitié, ne me dénoncez pas! Je parlais des «filles de l'air», les *plantes*... Pas de vraies jeunes filles.

– Ah! vous me rassurez! De toute façon, vous le savez comme moi, les *vraies jeunes filles*, ça n'existe plus.

Elles rient de bon cœur. Puis Chloé, qui a l'habitude d'être directe, attaque bille en tête:

– Dites-moi, Madame Dumont...

– Appelez-moi Germaine, je vous prie; et mon mari se prénomme Jérôme. Ce sera plus amical, ne trouvez-vous pas?

– Volontiers! Donc, Germaine, vous profitez de mon absence pour placer des produits financiers à mon nigaud de mari, qui ne ferait pas la différence entre un compte à terme et une facilité de caisse.

Germaine est tout sourire, mais les crocs sont en embuscade :

– Quel plaisir de discuter avec vous, chère Chloé (je peux vous appeler par votre prénom, n'est-ce pas?). Mais, rassurez-vous, Pierre a signé en toute connaissance de cause, après avoir lu le plus petit codicille... Et il ne m'a pas semblé si nigaud sur les questions financières. Lors de nos précédents rendez-vous, il a toujours émis des remarques pertinentes, vous le savez bien!

– Oui, c'est vrai, vous avez raison, Germaine. Excusez mon emportement.

– Pas du tout, vous êtes charmante quand vous défendez votre « petit » mari. Je ne voudrais pas être en concurrence avec vous sur *ce plan-là* (elle ne précise pas lequel).

Germaine a apporté les documents d'information sur les contrats que Pierre a signés. Pendant que Chloé et elle s'apprêtent à les examiner avec attention, Pierre et Jérôme s'installent dans un coin éloigné et parlent à voix basse de mathématiciens célèbres. Jérôme, qui avoue une totale incapacité à résoudre la plus simple équation, se passionne pour les maths et la physique théorique, qu'il envisage du point de vue de la création pure. Les grands enjeux actuels : les problèmes NP-complets, la théorie des réseaux ou, en physique, celle des branes le font vibrer comme un poème de Verhaeren.

– Une sorte de perversion de l'esprit, je présume, sourit-il. Mais j'ai toujours eu l'ambition, hélas totalement irréaliste au XXI<sup>e</sup> siècle, d'embrasser tous les savoirs de mon époque.

– Une sorte de Pic de la Mirandole de l'ère binaire.

– ... À cela près qu'à quarante-huit ans, je suis vivant.

Ils lèvent leur verre à la mémoire du grand savant de la Renaissance qui, lui, n'aurait pas dû boire dans celui où l'on avait versé de l'arsenic – il mourut empoisonné à trente et un ans.

– Les destins tragiques ne manquent pas chez les mathématiciens, dit Jérôme: Galois, mort à la suite d'un duel à vingt et un ans; Turing, qui se suicide en mangeant une pomme empoisonnée, pour mourir comme Blanche-Neige dont l'histoire l'avait toujours fasciné; Gödel, qui se laisse mourir de faim par crainte d'être empoisonné.

– Hum, vous semblez bien calé sur le sujet, sourit Pierre. À propos, on dit que Gödel, quand il arriva aux États-Unis pour échapper aux nazis, passa devant une commission de naturalisation. Or, il avait découvert une faille dans la Constitution américaine qui pouvait conduire à une dérive de type nazi. Il allait en parler à la commission mais, heureusement pour lui, la personne qui l'accompagnait, Einstein je crois ou un interprète, ne le laissa pas développer sa logique impitoyable.

Tout en bavardant, Pierre surveille le canapé du coin de l'œil. Germaine s'est rapprochée de Chloé pour présenter le dossier «Soprano», que Chloé tient sur ses genoux. Sur la couverture figure une cantatrice drapée d'un voile pourpre, qui annonce dans un phylactère: «Soprano fait chanter les taux d'intérêt.» Germaine se penche vers Chloé pour feuilleter le document d'un doigt manucuré; leurs têtes sont si proches que les cheveux se frôlent – Chloé respire à plein l'enivrant parfum de la banquière. Se redressant un peu, Germaine pose sa main sur la cuisse de Chloé, comme pour mieux assurer son appui. Pierre n'est pas dupe: comme une araignée, Germaine tisse sa toile de séduction autour de sa future victime, qui, loin de s'offusquer de cette promiscuité, pose sa propre main sur celle de sa conquérante, comme pour lui signifier son assentiment. Cela ne dure que quelques secondes.

– ... Et ce pauvre Niels Abel, mort à vingt-sept ans sans avoir pu faire connaître ses travaux...

– Dites donc, vous devriez faire un livre sur les heurs et

malheurs de la mathématique. Il est d'ailleurs curieux que Galois et Abel aient connu la même mésaventure, qui aura peut-être influé sur leur courte vie et leur tragique destin : l'envoi d'un mémoire à Augustin Cauchy, le membre le plus influent de l'Académie des Sciences, qui égara l'un comme l'autre.

– Tiens, c'est vrai, je n'y avais pas pensé.

Chloé vient de se redresser et, prenant la main de Germaine, l'invite à rejoindre la table. Contrairement aux usages, ils se disposent Chloé face à Germaine et Jérôme face à Pierre, pour que les conversations puissent se poursuivre selon les centres d'intérêt.

– Les contrats me semblent très intéressants, dit Chloé. Tu as bien fait de signer. D'ailleurs, Germaine me presse de faire de même : elle a apporté des contrats vierges et, en antidatant, cela devrait passer.

Pierre ne peut qu'approuver.

– C'est bien, ma chérie. Mais Germaine (je peux vous appeler Germaine, n'est-ce pas ?) t'a-t-elle précisé que le prêt immobilier est contraignant et qu'il faut avoir lancé un projet d'acquisition ou de construction sous six mois ?

– Tout à fait. D'ici là, nous aurons sûrement trouvé l'appartement de nos rêves... Peut-être celui-ci ?

Chloé explique à ses hôtes, intéressés, que Jean-Serge, leur propriétaire et ami, envisage de vendre cet appartement et le sien pour financer un projet de maison à Angers. Pierre va chercher les plans. Germaine pousse des « oh ! » et des « ah ! » tout à fait convaincants.

– C'est magnifique, dit Jérôme, sincèrement enthousiaste. Ça donnerait presque envie d'aller vivre là-bas. D'ailleurs, coïncidence, nous allons probablement partir à Nantes. La banque de Germaine compte ouvrir une antenne ouest – les banques privées sont en plein essor – dont elle assurerait la

direction. Et moi, je suis originaire d'un village près d'An-cenis, entre Angers et Nantes; ce serait amusant de s'installer à Angers, n'est-ce pas ma chérie?

– Hum... Tu oublies que rien n'est encore décidé. Sur le segment de la banque privée, la concurrence est rude.

– Je ne comprends pas bien le terme «banque privée»? interroge Chloé. Quelle différence y a-t-il avec notre banque?

– Ah! ma chère Chloé, répond Germaine avec une certaine emphase, lorsque vous avez déposé, l'un et l'autre, un joli chèque à votre conseillère habituelle, n'avez-vous pas remarqué que celle-ci s'est évaporée et que la charmante Madame Dumont a repris votre dossier?

– Euh... si, mais je pensais qu'il s'agissait d'une mutation interne; ce n'est pas la première fois que nous changeons de conseiller.

– Eh bien non, vous êtes entrés dans le cercle restreint des clients VIP, par la porte basse néanmoins. C'est pour cela que votre dossier m'a été confié: je m'occupe des patrimoines entre 500 000 et trois millions d'euros; en deçà, le réseau assure la gestion patrimoniale, au-delà une de mes collègues, conseillère en gros patrimoine. Un gestionnaire du réseau aura entre cent et cent cinquante clients patrimoniaux dans son portefeuille; moi, seulement une cinquantaine et ma collègue en charge des gros patrimoines encore moins. Des produits comme Soprano ne sont pas proposés au guichet; c'est du super-haut de gamme!

Pierre et Chloé découvrent un monde nouveau. Certes, ils ont bien perçu le changement d'attitude de leur banque à leur égard, mais ils n'ont à aucun moment eu conscience de faire partie des clients privilégiés, pour lesquels la banque délègue une délicieuse Madame Dumont à leur entière disposition. Une Germaine tout sourire poursuit:

– La plupart de mes clients sont âgés, et les placements de type fonds en euros ne demandent qu'un *reporting* trimestriel de routine. Cela me laisse du temps pour les dossiers plus stimulants, comme le vôtre.

Ils discutent encore sur de nombreux sujets. Jérôme est un interlocuteur agréable, jamais à cours d'anecdotes mais sachant toujours mettre son hôte en valeur par quelque remarque sur ses recherches, des questions ciblées sur ses projets, essayant de deviner ses goûts musicaux ou littéraires. Pierre et Chloé sont conquis. Leurs invités prennent congé à une heure tardive.

La porte à peine refermée, Pierre et Chloé vont se coucher. Chloé embrasse son mari avec passion. Puis ils font l'amour en froissant les draps. Et Pierre se demande si la jolie banquière n'est pas, virtuellement, lovée entre eux, tant les soupirs de Chloé semblent excéder le simple volume de la pièce.

Le lendemain matin, Jean-Serge vint prendre un brunch tardif. Il avait la mine inquiète, les yeux fuyants. Pierre et Chloé le mirent à l'aise :

– S'il y a le moindre problème par rapport à l'appart, dis-le franchement !

– Je suis navré mais, vendredi, nous avons appris que le marché de la Maison de l'innovation d'Angers avait été attribué à un autre cabinet, alors que nos contacts à l'Agglo nous avaient assuré que la balance penchait sérieusement en notre faveur, que la décision était quasiment prise. Hélas ! il semble que nous ayons misé sur le mauvais cheval, et que l'autre cabinet, dont la moins-disance est sujette à caution, a mieux assuré sa stratégie. Cela arrive fréquemment. Résultat : le cabinet se sépare de son collaborateur préféré, moi – tu parles, après quinze ans de bons et loyaux services, des nuits

entières consacrées à préparer des dossiers, je me fais jeter comme une vieille éponge pleine de merde!

Jean-Serge était à la fois très en colère et dévasté par l'impitoyable logique qui avait mené à son licenciement.

– Et ton projet de maison ?

– Plus que jamais! Vous pensez! Je n'ai plus que cela en tête. D'une certaine façon, je vais pouvoir m'y consacrer à fond. Mais je préfère garder votre loyer comme revenu de base, et revendre mon appartement de la rue Galande, qui suffira à lancer les premiers travaux... En attendant qu'un client se décide. J'espère que vous accepterez de rester locataires ?

– Oui, oui...

Et Pierre raconta le montage financier qu'ils avaient l'un et l'autre souscrit. Jean-Serge fut plutôt positif dans son commentaire :

– Tu sais, investir dans la pierre et habiter ton investissement sont deux choses distinctes. Vous pouvez très bien rester locataire de cet appartement et en acheter un autre (ou une maison...) pour le louer. Je crois que votre conseillère a eu raison de vous faire signer ces contrats, qui me semblent très avantageux.



## 2. La construction

Deux jours après, Jean-Serge appela Pierre. La position de l'architecte à son cabinet était arrivée à son point de rupture annoncé. Il était libre comme l'air, avec des indemnités suffisantes pour vivre tranquillement une année. Il s'apprêtait à quitter Paris pour s'installer à Angers.

- Passe nous voir, proposa Pierre, sans réfléchir.
- OK. Disons 14 h, aujourd'hui.

Jean-Serge fut disert sur son «grand œuvre», détaillant les implantations, l'articulation des deux «boîtes» de béton, les surfaces respectives, très au-dessus des normes parisiennes.

– Si je comprends bien le projet, intervint Chloé, on peut imaginer deux niveaux distincts, voire deux appartements séparés.

- C'est tout à fait cela : un espace modulable et connecté.

Chloé se tourna vers Pierre :

- Pourquoi ne pas y implanter «Joint Aventure» [c'était la nouvelle société informatique que Pierre envisageait de créer] ?
- À Angers ? Mais pour quelles raisons ?

Jean-Serge s'invita dans le dialogue :

– Hum... Je tiens à ta disposition une série d'arguments, parmi lesquels : une maison de l'Innovation (grrrrr), ça veut dire des start-up peut-être complémentaires à la vôtre ; la proximité de Paris en TGV...

Jean-Serge prit congé, rêvant à son projet idéal pour des

clients parfaits. À peine la porte refermée, Chloé annonça :

– Ah! Germaine a rendez-vous ce soir avec son patron, à la banque. Le projet d'ouverture d'agence à Nantes est acté et, en principe, c'est elle qui en prend la direction. Si c'est confirmé, elle m'embauche comme assistante.

– Mais...

– Oh! je t'en prie, ne t'en mêle pas! J'ai là une belle opportunité de reprendre du travail, avec une réelle perspective de carrière. De plus, ce serait un mi-temps, au pire un deux-tiers temps. Et, au départ, mon poste serait à cheval sur Paris et Nantes.

– Cela semble effectivement très attractif, répondit Pierre... Mais quand...

– Oh! C'est vrai, je ne t'ai pas raconté...

Chloé rougit, comme une petite fille prise en faute.

– Germaine m'a appelée hier, me demandant de passer la voir de toute urgence, sans me préciser le motif de cette « convocation ». Elle voulait me faire la surprise, je crois. Si ça marche, je rejoindrai mon nouveau boulot rapidement... Une installation à Angers serait donc stratégique: mon mi-temps à Nantes à la banque, mon autre mi-temps à Joint Aventure.

Le lendemain, Pierre appela Jean-Serge, l'architecte. Il lui transmit leur accord de principe pour l'achat de la maison angevine. Et question délais? Jean-Serge lui avoua, tout de go, que les travaux avaient commencé bien avant qu'il leur parle de son « projet » qui n'en était donc plus un! Les deux « boîtes » en béton étaient construites. Restait l'aménagement intérieur à définir et la distribution des pièces.

– Tu es gonflé! s'écria Pierre. Tu ne savais pas que j'allais dire oui.

– En fait, j'ai vendu mon appartement de la rue Galande

l'an dernier ; je l'occupe toujours, mais comme locataire. C'est ainsi que j'ai financé le début des travaux. J'avoue que je suis un peu sec, mais si tu t'engages, je devrais pouvoir achever rapidement, disons quatre mois.

Chloé et Pierre partirent le lendemain pour Angers. Jean-Serge, rayonnant, vint les chercher à la gare. Et les emmena sur-le-champ à leur nouvelle maison.

– Hum, t'emballe pas trop quand même. On ne se décidera que sur place.

– Là, je n'ai aucune inquiétude!

– Et, pour des raisons fiscales, nous achetons à parts égales, Chloé et moi. Il faut donc que nous formions une SCI.

– Pas de problème! Ça peut se régler en trois mois maxi. Je connais un bon avocat fiscaliste et un notaire. Ils vont préparer cela aux petits oignons.

Après avoir longé une zone d'entrepôts et de grossistes assez triste, Jean-Serge les conduisit par des petites rues bordées de hauts murs de schiste jusqu'à une sorte de belvédère qui dominait la Maine, et en contrebas duquel on pouvait voir un important chantier.

– D'ici, on comprend mieux l'articulation. Nous descendrons tout à l'heure.

La vue était en effet dégagée, vers l'amont jusqu'à la confluence de la Mayenne et de la Sarthe – la pointe que l'on voyait s'appelait l'île Saint-Aubin. Vers l'aval, après la cathédrale et l'imposant château, on devinait une rangée d'arbres et des coteaux : la Loire. En face, le vieux quartier populaire d'Angers, la Doutre, sur la gauche ; à droite, un lycée au design prétentieux.

On redescendit par un autre réseau de ruelles aux noms évocateurs de légendes bretonnes : les Lutins, les Farfadets, les

Korrigans, bordées de maisons années trente, dont une avec une belle façade de mosaïque.

– Sympa, le quartier, non ?

– Très, ça a l'air calme...

On était très loin de l'agitation permanente du Faubourg Saint-Antoine!

Ils arrivèrent devant leur future maison. Imposant jeu de construction, mais suffisamment intégré au voisinage pour ne pas créer de verrue visuelle. Effectivement, le bâtiment était très avancé. Non seulement les deux boîtes en béton étaient achevées, mais le cloisonnement de l'étage supérieur était en cours. Et les façades en mélèze brut en cours de montage.

– À ce stade, on peut modifier l'implantation des cloisons, ce n'est pas un problème.

Plans en main, Chloé et Pierre parcoururent les deux blocs, rectifièrent quelques séparations, notamment dans la partie bureau du rez-de-chaussée, conçue comme un open space, alors que Pierre préférait s'isoler.

Jean-Serge poussa ses futurs clients dans un recoin tranquille, à l'étage.

– Alors ? Verdict ?

Pierre et Chloé se concertèrent d'un regard.

– C'est OK. On prend. Mais on emménage dans quatre mois au plus tard.

– Pas de souci. Quatre mois, c'est parfait pour moi.

Ils dînèrent dans un bon restaurant, sur le quai de la Maine en rive droite. Jean-Serge exultait. « Sa » maison, il allait enfin pouvoir la mener jusqu'au bout. Et pour des amis, de surcroît ! Ils arrêtaient le prix, en l'état, à 450 000 euros. Selon Jean-Serge, il fallait prévoir entre 150 000 et 200 000 pour les finitions, ce qui ferait un budget total de 600 à 650 000.

– Ça fait cher, mais vous aurez 300 mètres carrés de plancher. Pour ce prix, à Paris, ce serait 80!

De retour à Paris, Pierre prit contact avec Madame Dumont. Et l'informa du projet d'acquisition, à Angers, de la maison construite par Jean-Serge.

– Tiens! Intéressant, ça? Et pourquoi Angers, Pierre?

– C'est une opportunité immobilière dans une ville dynamique, ouverte aux technologies de l'information, où nous pourrions tisser des réseaux professionnels enrichissants.

– C'est amusant tout de même. Je serai à Nantes dans quelques mois, pour diriger notre nouvelle agence. D'ailleurs, votre femme, que je viens d'embaucher, sera mon assistante: vous l'a-t-elle annoncé? Cela nous donnera l'occasion de nous voir, lors de rendez-vous professionnels. Après tout, Angers n'est qu'à trois quarts d'heure de Nantes. Jérôme serait ravi, de surcroît, de poursuivre des discussions qui le combleront.

Ils se mirent d'accord sur le montant de l'emprunt, qui correspondait à peu près à la moitié du coût total, achat et finition. Pendant l'entretien, Germaine avait joué la séductrice, dévoilant la naissance d'un sein, faisant respirer une bouffée de son parfum entêtant, dégageant une jambe somptueusement gainée. Au moment de sortir du bureau, Pierre poussa un gros soupir...

Quelques jours plus tard, Germaine et Chloé prirent le train pour une mission de reconnaissance nantaise. Dans le TGV, en première classe, elles partagèrent leur compartiment avec un communicant plutôt rigolo et bel homme, qui travaillait sur le programme «île de Nantes», réhabilitation de l'emprise des anciens Chantiers de l'Atlantique. Il connaissait

bien la ville et, quand il apprit que Germaine allait diriger une future agence de banque privée, il lui demanda si l'implantation était déjà fixée.

– Nous avons des pistes, et notre séjour nantais a pour but, entre autres, d'en sélectionner deux ou trois pour les soumettre à la direction nationale...

– Dans le réaménagement en cours, il y a des espaces tertiaires très bien placés, avec parkings clientèle – à Nantes, c'est une vraie galère pour se garer.

Armand sortit une plaquette de sa serviette, présentant les projets en cours, certains en phase de finalisation. Il s'installa entre Germaine et Chloé pour plus de commodité.

– Voilà un secteur qui me semble stratégique, près d'un futur arrêt de tramway, et déjà suffisamment avancé pour que vos clients n'aient pas l'impression d'arriver à Beyrouth (il prononça : biroute).

Germaine se pencha sur la plaquette, Chloé s'inclina. Armand resta stoïque, coincé entre ces deux belles plantes bancaires à taux de rendement élevé. Mais le train arrivait en gare.

– Hum, nous pourrions dîner tous les trois pour en parler? À la Cigale, 20 heures?

Germaine accepta. On échangea les numéros de téléphone.

La journée passa vite. De rendez-vous d'agences immobilières en balades découvertes de la ville. Deux sites furent retenus: un plateau de 80 m<sup>2</sup> dans un immeuble du boulevard Guist'hau; un autre, de 75 m<sup>2</sup>, cours des Cinquante-Otages, près de la tour Bretagne. Les deux étaient proposés nus, donc on pouvait cloisonner librement. Celui du boulevard Guist'hau était loué avec un studio indépendant juste au-dessus du plateau, au deuxième étage. Ce qui pouvait constituer un atout: pièce d'archive et/ou pied-à-terre. Puis ce

fut l'heure du rendez-vous avec Armand. Germaine s'habilla banquière stricte, mais décolletée; Chloé portait un foulard de soie griffé Wolff et Descourtis, une jupe très courte, et un chemisier très ouvert, sans soutien-gorge. Le contraste mettait en valeur les deux femmes: la patronne un peu sévère et son assistante délurée.

Armand les accueillit à l'entrée du restaurant de la place Graslin, célèbre pour son décor, mais à la cuisine assez peu inventive. Les deux femmes furent conquises par l'ambiance, très vieille France. Armand installa Chloé à son côté sur la banquette, et Germaine en face.

– Alors, cette mission nantaise?

– Très fructueuse. Outre votre proposition, nous avons sélectionné deux sites d'implantation assez centraux, chacun avec deux places de parking réservées.

Armand concéda que les deux plateaux retenus étaient bien situés. Puis il parla de lui, en termes flatteurs, et de son métier de communicant pour lequel il nourrissait une passion sincère. À l'entendre, il s'agissait d'un véritable apostolat, et il n'était pas loin de prodiguer la bonne parole *gratis pro Deo*.

– Tout de même, ironisa Germaine, vous ne semblez pas vivre dans la misère.

– Ne vous fiez pas aux apparences! C'est un costume de scène; je dois respirer la prospérité pour inspirer confiance à mes clients. Si je m'habillais en jeans troués et chemise made in Manille, je ne pourrais pas travailler. Ce qu'apprécient les fonctionnaires ou les élus territoriaux, qui constituent l'essentiel de mon fonds de commerce, c'est de vivre la richesse chez les autres; ils ignorent qu'ils gagnent, pour la plupart, mieux leur vie que moi! Donc, je les invite dans des restos haut de gamme; quand je viens en voiture, c'est en Jaguar – un modèle ancien que j'ai eu pour rien; et je leur parle de mon

récent séjour à Cuba ou à Djerba, des lieux qui les font rêver mais que je ne fréquente que par Club Méditerranée interposé. Et si je proposais à mes clients une soirée en compagnie de deux ravissantes banquières parisiennes, je toucherais le jackpot!

Ils rirent tous les trois. Puis Germaine, qui ne déteste pas les coups de griffe – quand c'est elle qui les donne –, raconta une petite histoire:

– Ça se passe l'été, sur un alpage. Un touriste propose à un berger de lui dire le nombre exact des bêtes de son troupeau – en échange, le berger lui laissera choisir une bête. Le berger accepte, sans inquiétude. Le touriste dit: «1027». Et c'est exact! Il choisit sa bête et s'éloigne. Le berger, encore sonné, le rappelle: «Et si je vous dis votre métier, vous me rendez ma bête?» Le touriste, certain que le berger ne peut deviner, accepte. «Vous êtes communicant!» «Ah! c'est exact, comment avez-vous deviné?» «C'est simple: vous me proposez un service dont je n'ai pas besoin, vous me fournissez une information que je connais déjà... et maintenant, rendez-moi mon chien!»

Armand se tape sur les cuisses de rigolade (il en profite pour tâter celle de Chloé, qui écarte la main baladeuse).

– Elle est excellente... Mais on pourrait sûrement en trouver une version pour banquière?

Petit clin d'œil à Germaine.

– Oui, nous avons l'un et l'autre des métiers de prédation (on est entre nous, inutile de se raconter des fadaises). Pour ma part, j'aime le pouvoir de l'argent; vous, c'est le pouvoir des mots, qui fascine vos «victimes». Je vous choque? Allons, mon cher Armand! La différence entre vous et moi, c'est que le fait d'être cynique ne m'empêche pas de dormir, ni de travailler. Alors que vous, pour rendre crédibles vos boni-

ments, il faut bien que vous y croyez un peu vous-même, non? C'est le b.a-ba des religions, dont vous êtes un moderne surgen.

On apporte le dessert, des îles (de Nantes) flottantes. Armand balbutie:

– Euh... Je disais ça pour nourrir la conversation.

– Cher Armand! La conversation ne nourrit guère deux pauvres femmes... (Soupir.) La banque ne paie plus!

Et Germaine de partir d'un rire assez lubrique. Les serveurs commencent à lorgner cette table aux créatures socialement indiscernables: des putes? des femmes du monde qui se la jouent émancipées?

– Si nous allions poursuivre la soirée dans un bar jazzy?

– Excellente idée! Je vous laisse régler l'addition, n'est-ce pas?

– Évidemment! Je ne suis pas un mufle! fait semblant de s'offusquer Armand-au-grand-cœur.

Le bar jazzy, le Café de l'Île, près de l'île Versailles, est cool. Germaine et Chloé sont captivées par Armand, fin connaisseur de jazz, et qui sait communiquer (dans le bon sens du terme) sa passion pour la musique. Le barman met «Para los Amigos» de Gato Barbieri. Armand invite Chloé à danser, puis Germaine. Très bon danseur, en plus, l'Armand, une bonne pioche. Mais c'est l'heure où les carrosses se transforment en citrouilles. Pendant qu'Armand est au comptoir à pianoter sur l'appareil à cartes bancaires, Chloé et Germaine se tiennent près de la porte. Puis le trio se sépare, on s'embrasse. Germaine:

– Cher Armand, merci pour cette délicieuse soirée. Nous vous tiendrons au courant de notre choix d'emplacement. Nous rentrons à l'hôtel. Bonne nuit!

Quand Chloé rentra à l'appartement du Faubourg, personne au logis, un petit mot sur la table : « Suis désolé, mais voyage à Angers pour imprévus de construction. Ton dîner est au frigo. Bises tendres. Signé : Pierre. » Chloé fut frustrée de sa soirée conjugale. Au matin, elle se prépara le petit déjeuner et le prit au lit.

Une autre fois, Germaine et Jérôme furent du voyage : comme ils devaient aller à Nantes, ils proposèrent de déposer Chloé et Pierre à Angers. Dans la voiture, Chloé et Pierre à l'arrière. Jérôme parle de la conjecture ABC, une des théories mathématiques en vogue, qui touche à la décomposition des nombres en facteurs premiers.

– C'est fascinant. J'ignorais qu'il existe des nombres « puissants », voire « très puissants ». Finalement, les mathématiciens sont restés au stade pythagoricien, où les nombres sont des entités aussi réelles que les plantes, les objets ou les dieux. Ils ont juste sophistiqué les opérables, mais la croyance en un monde abstrait autonome demeure.

– C'est une vision intéressante, répond Pierre. Et les ordinateurs seraient les médiateurs entre le monde supranaturel des équations et le monde infranaturel des atomes et des molécules. Entre les deux, la frontière, nécessairement floue : les quantas.

À Angers, Pierre propose aux « Nantais » de visiter la maison en cours d'aménagement. Jean-Serge est flatté de l'intérêt de Germaine et de Jérôme, séduits par son œuvre. Pierre fait visiter le rez-de-chaussée pendant que Jean-Serge se rend à une réunion de chantier.

– Ici, les futurs bureaux de « Joint Aventure », notre société informatique. Open space, bien sûr ; sauf le bureau du boss. Six ou huit personnes pourront y travailler.

À l'étage :

– Le module cuisine, salle à manger salon – environ 60 m<sup>2</sup>. Ici, une première chambre avec salle de bains; là, une deuxième – elles peuvent communiquer entre elles.

Jean-Serge revient, la mine soucieuse.

– Nous avons un problème. Après le dépôt du permis de construire, quelqu'un – un voisin sans doute – a émis une réserve sur la construction, son intégration architecturale dans le paysage urbain. Cette réserve a été déposée dix minutes avant la fin du délai d'opposition. Pour des raisons qui nous sont étrangères, elle a été « oubliée » et j'ai commencé la construction en toute bonne foi, le délai étant prescrit. La mairie veut revenir sur le permis, prétendant que j'ai anticipé sur la fin de ce délai. En fait, le responsable du service cherche à se couvrir, et le requérant a l'air d'un teigneux, le genre qui ne vit que pour créer des em... aux autres.

– En clair? demande Pierre, troublé.

– Soit nous arrêtons les travaux, le temps de prouver notre bonne foi; soit nous poursuivons, arguant que nous n'avons pas reçu la contestation dans les délais légaux... Au risque d'un procès qui, si on le perd, peut nous contraindre à la destruction.

– Quoi?!

– Oh... C'est un risque faible... D'habitude, il y a arrangement entre les parties. Avec dédommagement si le plaignant réussit à convaincre la commission de conciliation que la nouvelle construction provoque une gêne ou une dévaluation de son propre bien... Il faudrait d'abord identifier cet emmerdeur... Mais la mairie traîne des pieds pour nous transmettre ses coordonnées.

Pierre sourit.

– Voilà un petit boulot facile pour mon ami Gildas,

un hacker chevronné. Je vais noter le numéro du permis de construire et nous saurons bientôt tout de notre plaisant voisin : ses revenus, ses goûts, sa famille, ses petites cachotteries éventuelles. Donnez-moi une heure et c'est plié!

– Pendant ce temps-là, si nous allions nous promener dans le quartier? propose Jean-Serge, à demi soulagé.

Germaine, migraineuse, décide de rester. Pierre, qui a transmis les consignes à Gildas par téléphone, se joint au groupe de flâneurs.

– C'est un quartier très intéressant par son homogénéité – et sa diversité – architecturale. Dans les années trente, on pouvait s'autoriser des fantaisies (admirez cette façade en mosaïque) sans craindre l'intervention d'une commission, d'un service public ou une obscure réglementation européenne, prise pour servir les intérêts d'un lobby encore plus obscur. Aujourd'hui, c'est un vrai marathon, à part pour les maisons produites à la chaîne et dont les lotissements « mitent » le territoire. Leurs promoteurs obtiennent généralement les permis en quelques semaines quand il faut souvent deux ou trois ans pour les projets d'architecte.

Jean-Serge est très remonté.

– On passe plus de temps à réviser des permis de construire pour les faire coller à des réglementations idiotes qu'à réfléchir au bien-être des futurs habitants. Le fils d'un ami, qui construisait une maison en paille dans une vallée de montagne, a dû affronter les Monuments historiques (c'est les pires!) parce que son implantation se trouvait dans un rayon de cinq cents mètres d'une chapelle – laquelle chapelle était masquée par une bosse de terrain, et donc sa maison invisible de la chapelle! De nos jours, un dossier nourrit au moins cinq fonctionnaires.

Jérôme rigole :

– C'est ce que disait Clemenceau – avant de devenir homme d'État : « En France on sème des impôts, on récolte des fonctionnaires. » Après tout, que deviendraient nos jeunes diplômés si l'administration ne produisait plus de règles utiles à leur emploi du temps ? Des chômeurs en plus, qu'il faudrait nourrir, quantifier, accompagner... Cela reviendrait encore plus cher à la société !

Chloé a passé un bras autour de Pierre et appuie sa tête contre son épaule.

– Toujours l'amour du paradoxe, ce cher Jérôme. On peut aussi imaginer un monde débordant de producteurs culturels – artistes, écrivains... – qui n'ont plus besoin d'autre public que leur propre miroir : Internet. Les éditeurs, les galeristes, les critiques disparaîtront, le miroir n'ayant que faire d'intermédiaires aussi coûteux qu'inutiles.

– Touché... Pierre, votre adorable épouse est devenue impertinente en fréquentant ma banquière de femme. D'autant plus adorable qu'impertinente.

Par une montée assez prononcée, ils débouchent sur l'emprise de l'ancienne caserne Desjardins. Un ensemble de constructions plutôt réussies a remplacé les austères bâtiments début xx<sup>e</sup>, mais les pavillons de garde, en brique, ont été conservés, ainsi que la grille d'entrée. Jean-Serge, qui a participé à la consultation sur le projet, en décrit les grandes lignes. Il regrette que la municipalité n'ait pas été plus loin dans l'exemplarité de l'éco-construction.

– On aurait pu faire ici l'équivalent du quartier Vauban de Fribourg. Mais les élus, trop timorés, se sont arrêtés à mi-chemin de la véritable innovation. On a badigeonné le projet avec de beaux labels : HCE, éco-quartier, démocratie locale. En fait, les décisions sont prises loin des habitants actuels ou futurs et on a peu poussé les critères de construction

et de gestion urbaine. Mais, somme toute, le résultat n'est pas si mal.

Quand ils reviennent à la maison, Pierre reçoit un appel de Gildas.

– Je pense que nous n'aurons plus de souci avec notre charmant voisin – un ancien inspecteur des finances, connu du temps de son activité comme un champion du redressement fiscal et qui, une fois la retraite prise, s'ennuyait de ne pouvoir persécuter son prochain. Malheureusement pour lui, Gildas a découvert quelques failles dans son bel édifice personnel... et je serais bien surpris qu'il maintienne ses poursuites.

Jean-Serge est radieux.

– Décidément, il vaut mieux être du bon côté de la face cachée d'Internet. Ton ami Gildas semble un adversaire redoutable!

Jérôme, rêveur :

– Très intéressante figure de style, votre « bon côté de la face cachée »... J'imagine qu'il existe un mauvais côté de la face visible.

Germaine propose de passer la soirée à Angers, « en famille ». Elle souhaite tester un restaurant argentin dont on lui a dit le plus grand bien. Jean-Serge connaît.

– Ambiance sympa et nourriture excellente, ça me va!

Le restaurant est situé en plein centre-ville. Il est tenu par une dynamique Franco-Argentine, qui installe ses clients dans la salle du fond.

À table, Germaine parle de Mado, une cliente devenue amie.

– J'ai fait la connaissance de Mado à la mort de son mari, un riche banquier âgé. Elle ignorait que le cher disparu avait mené une existence libertine et qu'il dissimulait ses escapades

sentimentales en voyages d'affaires. Elle ignorait surtout que je devais ma carrière à ce cher homme, qui m'avait repérée dans le pool des petites sténodactylos. Je lui devins rapidement indispensable et gravis ainsi les échelons autant par ma connaissance approfondie des dossiers que par mes heures supplémentaires... nocturnes.

Germaine fait une pause, se tourne vers Chloé :

– J'espère que je ne vous choque pas par mes propos ?

– Oh, non ! répond une Chloé rougissante. Nous avons les idées larges.

La soirée se poursuit de confidences en brochettes et d'anecdotes grivoises bien tempérées en chili ou poisson *ceviche*. Germaine déploie des trésors de séduction. Chloé la dévore des yeux.

Dans les semaines qui suivirent, Chloé et Pierre firent de fréquents voyages à Angers et revirent souvent Germaine et Jérôme, installés temporairement dans la maison de famille de Jérôme, près d'Ingrandes.

La situation économique se dégradait, les suspicions sur les produits dérivés et les emprunts toxiques se généralisaient. On prédisait un affaissement de l'activité financière, les plus pessimistes des « experts » ciblant sur des pertes de 500 milliards de dollars maximum. Seuls Roubini et quelques économistes indépendants évaluaient la prochaine crise à 5000 milliards. Mais ils passaient pour des prophètes de mauvais augure, voire des charlatans, et on ne les écoutait guère. De plus, président de la réserve fédérale, ministre des finances et grands banquiers – tous venaient de Wall Street, et on ne trahit pas ses amis.

À Angers, les relations avec Jean-Serge étaient devenues difficiles : le conflit portait sur des détails que Pierre et Chloé jugeaient insignifiants mais qui, pour l'architecte, relevaient de la dignité de sa profession. De guerre lasse, ils lui laissaient conclure à sa convenance – comme ce mur en béton apparent, fort laid, mais il témoignait selon Jean-Serge de « la vérité des matériaux ».

Puis ce fut le déménagement. Les deux jeunes gens eurent un dernier regard (un regret?) pour l'appartement du Faubourg et cette vie parisienne qu'ils avaient tant aimée. Ils ne pouvaient malheureusement garder la location en plus de la maison d'Angers, dont le budget avait dérapé sensiblement – un autre sujet de conflit avec Jean-Serge, qui semblait peu préoccupé de ces questions basement financières, tout à la réalisation de son grand œuvre!

Jérôme avait proposé à Pierre et Chloé de s'installer dans sa vaste demeure familiale, près d'Ancenis, le temps que les travaux s'achèvent – les quatre mois prévus avec l'architecte allaient probablement se transformer en six ou huit, pour des raisons « indépendantes de sa volonté ». En fait, ses exigences, certaines justifiées, d'autres parfaitement arbitraires, excédaient les artisans, qui désertaient le chantier pour ne plus subir ses harcèlements. De plus, les remaniements incessants donnaient lieu à des avenants et devis complémentaires qui gonflaient la facture finale comme une crue centennale de la Loire! Pierre avait essayé d'aborder le sujet; Jean-Serge, contrarié, avait éludé par: « Si tu ne me fais plus confiance, je laisse tomber! » Le tempérament de Pierre ni celui de Chloé ne les prédisposaient à l'affrontement.

Il y eut un autre clash à propos du sol de la grande pièce: Jean-Serge exigeait un matériau noble, de la pierre – en l'oc-

currence du schiste ardoisier. Chloé fit le tour des fournisseurs locaux, qui proposaient surtout, mondialisation oblige, des carreaux en provenance du Brésil ou de Chine.

– C'est tout de même insensé : au cœur du pays ardoisier, impossible de trouver de l'ardoise de Trélazé !

À l'ardoise, fragile et d'un entretien délicat, ils préférèrent un carrelage en grès cérame pleine masse, ce qui suscita un accès de colère de Jean-Serge :

– Comment pouvez-vous me faire ça, à moi ! C'est hideux !

Le modèle retenu, gris foncé moucheté, s'harmonisait parfaitement avec les tons ivoire des futurs murs et les teintes prévues de la cuisine – dont le projet était bien avancé. Ce fut un nouveau sujet de discorde avec l'architecte :

– Pourquoi faire appel à un cuisiniste ? Il va sortir un de ses modèles préfabriqués. Pas de prêt-à-porter dans *ma* maison !

Jean-Serge ne construisait pas une maison pour ses clients, mais créait une œuvre à part entière, dont il rêvait qu'elle figurât dans une revue d'archi, qui recevrait un prix et le placerait, enfin, parmi les grands. Cela expliquait en grande partie le changement d'attitude à leur égard : une fois le contrat signé, l'architecte ne s'était plus préoccupé de leur fournir de dessins ou de perspectives 3D – il leur adressait, comme aux entreprises, des croquis techniques auxquels ils ne comprenaient rien. Qu'importait ? Tout à sa création, Jean-Serge avait oublié ses « clients » sur le bord du chantier.

Un soir, ils abordèrent le sujet avec Jérôme et Germaine. Jérôme soupira :

– Ce n'est malheureusement pas le seul cas que j'ai eu à connaître. Il semble que soit les architectes sont fous de naissance, soit ils le deviennent par leur métier. Il leur est appa-

remment insupportable, comme aux poètes, d'abandonner leur « œuvre » entre les mains des autres – et surtout que celle-ci soit habitée. Ils ressentent cela comme une trahison. Il faut souhaiter que Jean-Serge termine rapidement votre maison et, surtout, qu'il ait une nouvelle commande!

Hélas! aucune commande à l'horizon. La crise venait de s'abattre sur une économie largement spéculative. Les banques s'effondraient, l'immobilier était en berne. Tous les secteurs étaient touchés, confirmant les plus sombres pronostics de Roubini. La banque de Germaine maintint dans un premier temps la création de l'agence nantaise – paradoxalement, les banques privées prospéraient sur le terreau de l'incertitude boursière – mais l'embauche de l'assistante Chloé était remise sine die. Germaine en était désolée. Pas autant que le couple de néo-Angevins, dont les finances étaient largement entamées par les délires obsessionnels de Jean-Serge d'un côté, et de l'autre par la baisse irrésistible de l'indice Eurostoxx, qui franchit rapidement le seuil critique des 40 % de baisse, ce qui rendit aphone « Soprano », le placement qui faisait chanter les taux d'intérêt: Pierre et Chloé perdirent en une journée 240 000 euros; ce qui restait suffisait à peine à couvrir les imprévus de la construction!

Par ailleurs, si Pierre poursuivait ses recherches sur l'optimisation des échanges, Joint Adventure n'en était toujours qu'au stade de projet: les indispensables aides à la création et un partenariat prometteur avec la future maison de l'Innovation rendaient nécessaires de repousser le dépôt des statuts, les financeurs institutionnels exigeant que les partenariats, subventions, etc. soient actés avant tout lancement d'activité. À cause de ces logiques absurdes, des projets économiques viables peuvent être enterrés, pour des retards incompatibles

avec leur développement ou les opportunités de commandes. En revanche, les entreprises montées dans le seul but de siphonner l'argent du contribuable arrivent toujours à maturité, quitte à s'évaporer au bout de deux ou trois ans, emportant dans leur naufrage le bel argent public décerné comme une récompense à des dossiers impeccables, mais vides. Pierre en avait déjà fait l'expérience; il espérait seulement que ce parcours du combattant allait permettre de démarrer Joint Aventure: il n'avait hélas plus les moyens de se lancer seul!

À la rentrée, Chloé trouva un emploi temporaire d'aide-maternelle dans une école du quartier. Au contact des enfants, le désir de maternité, qui ne l'avait pas spécialement taraudée jusqu'alors – le tourbillon de la vie parisienne et l'exiguïté des appartements ne poussent pas à l'accroissement familial –, l'assaillit brusquement. Elle tenta à plusieurs reprises d'aborder le sujet avec Pierre, absorbé de son côté par des dossiers toujours incomplets d'un feuillet ou d'une signature. Leur belle entente s'abrasait doucement aux aspérités du quotidien et les silences remplirent peu à peu leurs soirées. Ils avaient obtenu, avec l'appui de la directrice de l'école où travaillait Chloé, un type 2 dans un immeuble HLM pas trop éloigné – d'une surface inférieure et moins confortable que leur appartement parisien. C'était une solution d'attente. Ils remercièrent Jérôme pour les mois d'hébergement; Germaine était retournée à Paris: l'agence nantaise n'était plus à l'ordre du jour de la banque, dont les placements hasardeux avaient fini par entamer le matelas de sécurité constitué depuis cent cinquante ans par des prélèvements réguliers sur les livrets de clients âgés et ne

demandant qu'un «reporting trimestriel», selon les propos déjà anciens de Germaine lors de la mémorable soirée de signature des contrats «Soprano».

Un soir, en visitant «leur» chantier, Pierre et Chloé découvrirent avec stupéfaction le menuisier en train de fixer au plafond de leur future chambre des ossatures voûtées.

– Monsieur l'Architecte (les artisans donnaient à Jean-Serge ce sobriquet, qu'il prenait pour une marque de considération) a décidé de faire un plafond cintré en teck.

– Mais il ne nous en a pas parlé...

L'artisan présenta aux deux futurs habitants un devis complémentaire de 6 000 euros pour la nouvelle fantaisie.

– Et la rampe, au fond, recevra des leds. Environ mille euros de plus.

L'artisan expliqua :

– Faut reconnaître que ça aura de la gueule ! Mais, bon, je vous suggère de prévoir des éclairages d'appoint parce que, vu le matériau, ça donnera pas beaucoup de lumière.

Jean-Serge, contacté, expliqua vaguement :

– Vous savez que je n'aime pas les plafonniers.

Éclairage indirect, bain de photons, chorégraphie lumineuse, il se gargarisait de grands mots qui malheureusement dispensaient une lumière chiche et coûteuse...

Jean-Serge avait par exemple refusé d'installer, pour le futur bureau de Pierre, un éclairage au plafond. Pour la seconde chambre, ils avaient réussi à infléchir le tyran de la table à dessin, obtenant après d'épuisants combats un luminaire central.

Il y eut également échauffourée à propos du grand couloir du premier étage : Jean-Serge avait dessiné une bibliothèque

qui courait sur toute la longueur du couloir et investissait l'escalier qui en constituait le prolongement. Chloé, qui souhaitait plutôt garnir l'endroit de plantes vertes – une sorte de jardin d'hiver – se fit rabrouer par l'architecte. Mais elle ne céda pas. Quelques jours plus tard, elle reçut un mail incendiaire sur l'impossibilité de mener à terme son œuvre dans des conditions aussi difficiles : toutes ses propositions étaient systématiquement écartées et il devait affronter sans cesse leurs récriminations sans objet. De plus, précisait-il dans son courrier, il venait d'apprendre qu'il avait un ulcère à l'estomac, certainement dû à ce climat conflictuel.

L'hiver arriva. La maison n'était toujours pas habitable : le système de chauffage au sol – avec panneaux solaires et chaudière à granulés bois de marque autrichienne – n'était pas opérationnel (des retards de livraison de certains éléments). À l'étroit dans leur petit deux-pièces mal chauffé, Pierre et Chloé passèrent des jours gris, repliés sur eux-mêmes dans une ville où ils n'avaient pas réussi à se constituer un réseau amical. Ils recevaient de temps en temps une invitation de Jérôme, qui semblait de son côté être plus ou moins séparé de Germaine – dont les clients VIP étaient informés par de vagues notes générales sur l'état du monde financier, sans un mot d'accompagnement.

Au printemps, Chloé et Pierre décidèrent de revendre leurs « Soprano » : ils avaient un besoin urgent de liquidité pour honorer les factures qui pleuvaient sur eux, sans qu'ils sachent toujours à quels travaux elles correspondaient. Jean-Serge ne fournissait plus d'études, décidant seul des travaux supplémentaires : une loggia parfaitement inutile revint à quinze mille euros ; des volets à vérins, discutables, à cinq mille... Madame Dumont leur adressa par mail les ordres de vente

– ils découvrirent, atterrés, que leurs placements initiaux de trois cent mille euros chacun n'en valaient plus que cent cinquante à peine, l'Eurostoxx ayant chuté de la moitié de sa valeur au jour de la signature. «Un indice boursier qui perd 40 %, c'est aussi improbable qu'un accident nucléaire sur une centrale française» avait dit Germaine, six mois avant, quand elle reçut Pierre dans son bureau pour lui vendre le placement idéal pour un jeune couple plein d'avenir; eh bien, cela s'était produit, et même pire! Déduction faite d'une pénalité pour fin de contrat anticipée, le couple récupéra 275 623 euros. La somme couvrait moins de la moitié du coût de la maison. Quant à l'emprunt, lié au placement, la banque le dénonça aussitôt et mit ses clients en demeure de rembourser capital, intérêts et pénalités. Par soustraction, ils calculèrent qu'il leur restait un peu plus de deux cent cinquante mille euros, là où il leur en fallait cinq cent cinquante.

La maison fut mise en vente aux enchères. Ce fut Jean-Serge qui l'acquitta, et s'y installa.